LE

CHEF DE DIVISION

COMÉDIE

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du PALAIS-ROYAL
le 15 novembre 1873.

Digitized by Google

CHATILLON-SUR-SEINE. — IMPRIMERIE E. CORNILLAC

Digitized by Google

2

LE CHEF DE DIVISION

COMÉDIE EN TROIS ACTES

PAR

EDMOND GONDINET

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS
RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA

LIBRAIRIE NOUVELLE
BOULEVARD DES ITALIENS, 15, AU COIN DE LA RUE DE GRAMMONT

1873

Droits de reproduction, de traduction et de représentation réservés.

Digitized by Google

75837

PERSONNAGES

PICAUD DE LA PICAUDIÈRE.....	MM. GEOFFROY.
PAUL BOURGUEIL.....	GIL PÉRÈS.
DE PONTORSON.....	LHÉRITIER.
ADALBERT DE PONTORSON.....	LASSOUCHE.
BIENASSIS.....	PELLERIN.
LIONEL DE BEAUTIRAN.....	CALVIN.
GALARDON.....	BUCAILLE.
GARDIENS DE BUREAU.....	MM. FERDINAND. FÉLICIEN. RHÉAL.
EMPLOYÉS.....	DUFLOST. HENRI.
UN DOMESTIQUE.....	MONTROT.
DINDONNETTE.....	Mlles JULIA BARON.
MADAME BIENASSIS.....	ZÉLIE REYNOLD.
HÉLÈNE.....	VALÉRIE.
ZULÉMA.....	JULIETTE BARATAUD.
URSULE.....	EUGÉNIE LEMERCIER.
CHARLOTTE.....	LINDA.
SUZANNE.....	CAZALÈS.

De nos jours.

Pour la mise en scène détaillée, ainsi que pour la musique, s'adresser à MM. Tautin, régisseur, et J. Bariller, chef d'orchestre au théâtre du Palais-Royal.

Toutes les indications sont prises de la gauche du spectateur. — Les changements de position sont indiqués par des renvois au bas des pages.

Digitized by Google

LE

CHEF DE DIVISION

ACTE PREMIER

UN SALON CHEZ M. DE PONTORSON

Cheminée au fond. — De chaque côté de la cheminée, un cadre ovale contenant une photographie. — Pan coupé à droite, porte servant d'entrée pour l'extérieur. — Pan coupé à gauche, porte laissant voir un petit salon. — A gauche, premier plan, porte de la salle à manger. — A droite, en avant, une table. — A gauche, un petit canapé.

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME BIENASSIS, ZULÉMA.

Zuléma traverse le salon. — Madame Bienassis entr'ouvre timidement la porte de droite.

MADAME BIENASSIS *.

Pardon, mademoiselle.

* Zuléma, — madame Bienassis.

Digitized by Google

ZULÉMA, s'arrêtant.

Madame !

MADAME BIENASSIS.

Auriez-vous l'extrême obligeance, mademoiselle, de me dire si monsieur de Pontorson est visible ?

ZULÉMA.

Il faudrait le demander au valet de chambre.

MADAME BIENASSIS.

C'est qu'il n'y en a pas.

ZULÉMA.

Oh ! madame, je ne resterais pas une heure dans une maison où il n'y aurait pas de valet de chambre.

MADAME BIENASSIS.

Je veux dire... je ne l'ai pas vu.

ZULÉMA.

Cela n'a rien de surprenant, à dix heures du matin !

MADAME BIENASSIS, la regardant et feignant la surprise.

Oh ! mademoiselle, comme vous ressemblez à une jeune personne de mes amies, très-distinguée !

ZULÉMA, flattée.

Madame...

MADAME BIENASSIS.

Extrêmement jolie aussi.

ZULÉMA, de même.

Madame...

MADAME BIENASSIS.

C'est étrange !.. c'est étrange !.. (Changeant de ton.) J'aurais le plus vif intérêt à être reçue aujourd'hui même par monsieur de Pontorson.

ZULÉMA, radoucie.

Oui, madame... mais aujourd'hui monsieur de Pontorson marie sa fille, mademoiselle Hélène...

Digitized by Google

MADAME BIENASSIS.

Avec monsieur Picaud de la Picaudière, chef de division, — un homme bien éminent ! — Mon mari a l'honneur d'être sous ses ordres. Mais ce mariage ne devait être célébré qu'après-demain ?

ZULÉMA.

A l'église, oui, madame, — après-demain à l'église ; aujourd'hui à la mairie, en petit comité, sans cérémonie.

MADAME BIENASSIS.

Alors monsieur de Pontorson pourra peut-être m'accorder cinq minutes ?.. pas davantage.

ZULÉMA.

Je crois qu'en ce moment monsieur s'habille.

MADAME BIENASSIS.

Un peu plus tard alors ; ne le dérangez pas, je vous en supplie. Monsieur de Pontorson est veuf ?

ZULÉMA.

Depuis très-longtemps, je crois.

MADAME BIENASSIS.

Il n'a qu'une fille ?

ZULÉMA.

Et un fils, monsieur Adalbert, sous-préfet à Montmirac.

MADAME BIENASSIS.

Mille grâces, mademoiselle.

ZULÉMA.

Si madame veut me laisser son nom ?

MADAME BIENASSIS.

Madame Bienassis, née Bourgueil. — Je reviendrai. — (L'examinant.) Quelle étrange ressemblance ! étrange ! étrange !

Elle sort à droite.

Digitized by Google

SCÈNE II

ZULÉMA, PONTORSON, puis BIENASSIS.

ZULÉMA.

Voilà une dame bien polie.

PONTORSON, entrant par la gauche *.

Personne n'est venu me demander ?

ZULÉMA.

Si, monsieur, une dame...

* PONTORSON, inquiet.

Une dame ?

ZULÉMA.

Qui sort d'ici. Je lui ai dit que monsieur mariait sa fille.

PONTORSON, de même.

Et qu'a-t-elle répondu ?

ZULÉMA

Elle a répondu qu'elle reviendrait.

PONTORSON, à part.

C'est elle. (Avec inquiétude.) Cette dame est jeune ?

ZULÉMA.

Je crois que si on lui donnait vingt-deux ans elle les prendrait.

PONTORSON, à part.

Ce n'est pas elle. (Haut.) Jolie ?

ZULÉMA.

Une taille fine.

PONTORSON, rassuré.

Pas elle du tout, très-rondelette au contraire. (Haut.) Vous a-t-elle laissé son nom ?

* Pontorson, Zuléma.

ZULÉMA.

Madame Bienassis, née Bourgueil.

PONTORSON.

Tiens! mais c'est son mari qui doit venir.

ZULÉMA.

Le mari n'y était pas.

PONTORSON.

Il n'est pas exact, — il regarde sur les ponts, ou il fait des rébus. — Il passe sa vie à faire des rébus. — Quel singulier bureaucrate! — Ah! le voici!

BIENASSIS, entrant par la droite *.

Vingt ou trente années rangées en ligne....

PONTORSON.

Bon!

BIENASSIS.

Courent après un monsieur qui fuit devant elles en avalant un sabre.

PONTORSON.

Mais, Bienassis....

BIENASSIS.

En avalant un sabre.

ZULÉMA, au fond, à droite.

La valeur....

BIENASSIS.

La valeur... La valeur n'attend pas le nombre des années.

PONTORSON.

J'ai un service important à te demander.

BIENASSIS.

Dispose de moi, Pontorson.

PONTORSON.

Prends ce fauteuil.

* Pontorson, Bienassis, Zuléma.

Au moment de s'asseoir, Bienassis court après Zuléma, qui s'en va à droite.

BIENASSIS.

Mademoiselle, un serin qui joue de la clarinette sur un paratonnerre...

PONTORSON, allant le prendre par le bras.

Il y a urgence, Bienassis, il y a urgence.

BIENASSIS.

Je suis tout à toi.

ZULÉMA, en sortant, à elle-même.

Qui joue de la clarinette?...

BIENASSIS, lui criant.

Sur un paratonnerre ! — Un ours....

PONTORSON, allant prendre une chaise.

Veux-tu m'écouter?

BIENASSIS.

Je t'écoute, cher ami.

Ils s'asseoient.

PONTORSON.

Et d'abord, je vais te gronder. — Comment! Bienassis, tu sais que ton chef de division épouse ma fille et tu ne viens pas ! Il faut que je t'envoie chercher! — Tu ne veux donc pas que je te recommande?

BIENASSIS.

Me recommander! oh! non, mon ami, non, ne me recommande pas, je t'en supplie!

PONTORSON.

Pourquoi?

BIENASSIS.

Parce que je ne veux pas avancer.

PONTORSON.

Bah!

BIENASSIS.

Je fais la même besogne depuis vingt ans. — J'entre

dans mon bureau, je pose ma plume sur le papier, elle va toute seule. — Pendant qu'elle court, je me livre à mes goûts particuliers. — J'envoie des rébus aux journaux illustrés. — Lis-tu le *Coquelicot ?*

PONTORSON.

Non.

BIENASSIS.

Un bien bon journal! — Un coquelicot dans un entonnoir...

PONTORSON, l'arrêtant.

Ainsi, tu es content de ton sort?

BIENASSIS.

Je n'ai qu'un souci, c'est ma femme.

PONTORSON.

Ah!

BIENASSIS.

Elle est ambitieuse.

PONTORSON.

Noble défaut! — Je n'ai pu la recevoir tout à l'heure.

BIENASSIS.

Elle est venue?

PONTORSON.

Mais elle reviendra.

BIENASSIS, se levant et passant à gauche.

Tu vois! tu vois! * Elle vient solliciter ! Elle veut me faire avancer malgré moi. — Oh! les femmes! — Une femme sur le nez d'un porc-épic...

PONTORSON, l'interrompant.

Maintenant, parlons de moi.

Il se lève.

BIENASSIS.

C'est ce que j'attends. — Tu es satisfait de ton gendre?

* Bienassis, Pontorson.

Digitized by Google

PONTORSON.

Oui, oui. Je ne rêvais pas pour ma fille un fonctionnaire, — tu me connais ; — mais il y a eu des la Picaudière sous Philippe-Auguste, cela m'a décidé. — Et puis, je compte sur sa haute influence pour me faire nommer à l'Académie des sciences morales. — Je suis candidat depuis dix ans.

BIENASSIS.

Pourquoi?

PONTORSON.

Pourquoi? pourquoi? tout s'enchaîne dans l'existence. — J'avais découvert dans ma propriété un troglodyte..., pour toi un homme fossile. — J'ai fait naturellement un rapport à l'Académie des sciences, et je suis candidat depuis dix ans... à l'Académie des sciences morales. — Mais aujourd'hui, il ne s'agit ni de science ni de morale. Je n'ai jamais osé te reparler de la dépêche que je t'envoyai de Bourbonne, il y a près de quinze mois.

BIENASSIS.

« Débarrasse-moi de Dindonnette tout de suite. »

PONTORSON.

Précisément.

BIENASSIS.

Dindonnette! quel nom heureux! ça n'en désigne aucune, et ça les rappelle toutes. Celle-là était fort jolie. Pontorson, ne fais pas le modeste.

PONTORSON.

Je ne fais pas le modeste, au contraire. — Tu as été un peu surpris, conviens-en. — Tu me sais un homme d'ordre, rangé, méthodique, vertueux ; — mais tout s'enchaîne dans l'existence. J'avais gagné un lot de dix mille francs, cela m'avait donné la curiosité de marcher un peu dans les plates-bandes de la vie parisienne.

BIENASSIS.

Tu as voulu savoir ce que c'est.

Digitized by Google

PONTORSON.

C'est fort agréable.

BIENASSIS.

Tu es père de famille et candidat à l'Académie des sciences morales.

PONTORSON.

Oui, mais en ce moment mon fils était à sa sous-préfecture; ma fille était en pension, et il n'y avait pas de vacance à l'Institut. D'ailleurs, pour ne pas me compromettre, j'avais mené ma conquête à des eaux où l'on ne rencontre que des rhumatismes, à Bourbonne-les-Bains.

BIENASSIS.

Et Dindonnette ne fut pas trop bruyante?

PONTORSON.

Sage comme une image, — simple, réservée, petite bourgeoise; — elle fut délicieuse. — Je ne rougissais pas de la conduire à mon bras... dans les sentiers déserts de Bourbonne-les-Bains.

BIENASSIS.

Jusqu'au jour où tu voulus t'en débarrasser tout de suite.

PONTORSON.

Ma fille sortait de pension et on me l'envoyait.

BIENASSIS.

Ah! sapristi!

PONTORSON.

Je faillis en devenir fou. Heureusement, Dindonnette disparut comme par une trappe. Tu m'as sauvé, Bienassis. — Mais comment fis-tu? Elle m'aimait tant!

BIENASSIS.

J'ai un système. — Pour se défaire instantanément et sans bruit d'une jolie demoiselle, faites-lui offrir, par le télégraphe, un engagement au théâtre du Caire, — six mille francs pour la saison, quinze jours d'avance, et le

voyage. Elle part sans dire adieu, elle débarque en Egypte; elle y reste, elle a tous les torts, et cela ne vous a coûté que vingt-cinq louis.

PONTORSON.

Alors, c'est cinq cents francs que je te dois?

BIENASSIS.

Allons donc!

PONTORSON, remontant et passant à gauche.

Mais si, mais si! *

BIENASSIS.

Tu me paieras quand elle sera revenue.

PONTORSON, redescendant.

Elle est revenue.

BIENASSIS.

Ah bah!

PONTORSON.

Je l'ai revue hier dans un coupé splendide.

BIENASSIS.

Alors, dors en paix.

PONTORSON.

Mais elle m'a lancé un regard inquiétant.

BIENASSIS.

Oh! oh!

PONTORSON.

Et voici ce que j'ai reçu ce matin avec sa photographie, — toujours charmante! elle a pris de l'embonpoint: — « Il faut absolument que je vous parle aujourd'hui; restez chez vous. »

BIENASSIS.

Bah!

* Pontorson, Bienassis.

Digitized by Google

PONTORSON.

Restez chez vous! Le jour où je marie ma fille! Elle est superbe! — T'imagines-tu Dindonnette entrant dans ce salon, en présence de mon gendre? Va chez elle, explique-lui la situation.

BIENASSIS.

Je ne peux pas, moi, je suis marié.

PONTORSON.

Allons donc! allons donc! farceur! — Je devinerai tes rébus.

BIENASSIS.

Non, non, je ne puis...

PONTORSON.

Voici son adresse, sur son billet, dans une couronne de princesse, — elle ne doute de rien: — « Avenue d'Antin, 47. » A la rigueur, je ferai une visite, si elle l'exige.., parce que, après le mariage de ma fille, je redeviens garçon, — et il n'y a pas de vacance à l'Institut. Quatre ou cinq visites. Mais, pour Dieu! qu'elle ne paraisse pas aujourd'hui! Sauve-moi encore une fois, Bienassis.

BIENASSIS.

Je te sauverai à une condition.

PONTORSON.

Laquelle?

BIENASSIS.

Quand ma femme reviendra solliciter...

PONTORSON.

On la dit fort aimable. Je ne l'ai vue qu'une fois.

BIENASSIS.

Tu la mettras à la porte.

PONTORSON.

Comment?

BIENASSIS.

Pour la décourager.

Digitized by Google

PONTORSON.

Mais, Bienassis...

BIENASSIS.

Service pour service.

PONTORSON.

Je la mettrai à la porte.

BIENASSIS.

Tu seras malhonnête.

PONTORSON.

Oh!

BIENASSIS.

Malhonnête comme un huissier qu'on dérange pendant qu'il déjeune.

PONTORSON.

J'essaierai.

BIENASSIS.

Et brutal.

PONTORSON.

Oh!

BIENASSIS.

Brutal... c'est indispensable.

PONTORSON.

Je serai brutal.

BIENASSIS.

Alors j'irai chez Dindonnette.

ZULÉMA, entrant par la droite.

Monsieur, cette dame est revenue.

BIENASSIS, passant à gauche *.

Ma femme! J'entre dans la salle à manger, et je te sur-

* Bienassis, Pontorson, Zuléma.

veille par le trou de la serrure. Et chaque fois que tu seras aimable ou poli, je casserai une de tes faïences.

PONTORSON.

Hein?

BIENASSIS.

Prends garde à ta collection!

Il sort à gauche, premier plan.

PONTORSON.

Faites entrer.

SCÈNE III

LES MÊMES, MADAME BIENASSIS.

Madame Bienassis entre avec force saluts et force sourires, par la droite.

PONTORSON, la regardant.

Brutal! ça ne sera pas facile.

Il lui offre un fauteuil *.

MADAME BIENASSIS.

Je suis impardonnable de me présenter un jour pareil, mais vous avez une telle réputation d'indulgence et de bonté...

PONTORSON, saluant.

Madame...

MADAME BIENASSIS.

Que vous m'excuserez peut-être.

PONTORSON, à part, la faisant asseoir à gauche et s'asseyant à droite.

Elle est charmante. Je reste un peu loin, par respect... pour ma porcelaine.

MADAME BIENASSIS.

Mon mari, monsieur Bienassis, est employé dans la

* Madame Bienassis, Pontorson.

division de monsieur de la Picaudière, — un homme bien éminent! — Il a l'honneur d'être votre compatriote...

PONTORSON, rapprochant sa chaise.

Et mon ami... (Bienassis paraît à la porte de la salle à manger et montre une assiette de prix à Pontorson. — Celui-ci se reprend vivement.) Barbanchu, mon ami Barbanchu m'a quelquefois parlé de lui, mais je ne le connais pas.

MADAME BIENASSIS, continuant.

Votre compatriote, — honneur qu'il apprécie comme il le doit.

PONTORSON, s'approchant encore.

Elle a une taille ravissante!

MADAME BIENASSIS.

Monsieur Bienassis n'a pas été heureux dans sa carrière. — Il est timide, il est modeste.

PONTORSON.

Et des yeux!...

MADAME BIENASSIS.

Et puis il remplit ses fonctions avec une telle supériorité qu'on hésite à le remplacer. N'est-ce pas injuste?

PONTORSON.

Si, si, c'est injuste. (On entend le bruit d'une assiette cassée.) (A part.) Animal! (Haut.) C'est un singe auquel je tiens beaucoup, mais il casse trop. (Reprenant la conversation.) Peut-être n'a-t-il pas des droits suffisants?

MADAME BIENASSIS.

C'est un travailleur infatigable. — Il ne songe qu'à son administration...

PONTORSON, très-galant.

Oh! oh! il est impardonnable. (Bienassis passe le bras comme la première fois et montre un plat de prix.) C'est son devoir.

MADAME BIENASSIS.

Et s'il pouvait être nommé secrétaire de monsieur le chef de division...

Digitized by Google

PONTORSON.

Mais il y en a déjà un.

MADAME BIENASSIS.

Monsieur Momiron ! Il est bien malade.

PONTORSON.

Ah !

MADAME BIENASSIS.

Je fais prendre tous les matins de ses nouvelles : il est bien malade ! Et si vous vouliez dire un mot en faveur de monsieur Bienassis, votre compatriote...

PONTORSON.

Volontiers... (Nouveau bruit de vaisselle cassée. — Se reprenant.) Je m'en déferai. — Mais cela lui serait nuisible.

MADAME BIENASSIS.

Oh ! monsieur !

PONTORSON, gracieusement.

Les gendres n'aiment pas toujours leurs beaux-pères.

MADAME BIENASSIS.

Mais monsieur de la Picaudière n'est pas un gendre ordinaire. C'est un homme éminent qui s'est fait lui-même. Voilà la vraie noblesse, monsieur ! Je ne puis songer sans admiration que son grand-père était un petit cultivateur, que son père a pu créer la terre de la Picaudière, et que lui...

PONTORSON, stupéfait.

Il ne remonte donc pas à Philippe-Auguste?

MADAME BIENASSIS.

Philippe-Auguste !

PONTORSON, déconcerté.

Mais, s'il ne remonte qu'à son grand-père, il ne descend de rien du tout.

MADAME BIENASSIS, à part.

J'ai fait une maladresse. — (Haut.) D'ailleurs, madame

de la Picaudière aura certainement de l'influence sur son mari. Je n'ai pas l'honneur de connaître mademoiselle de Pontorson, mais un de mes parents, qui prenait les eaux à Bourbonne...

PONTORSON, inquiet.

A Bourbonne !

MADAME BIENASSIS.

A Bourbonne-les-Bains..., avait le plaisir de vous voir passer souvent avec mademoiselle votre fille au bras.

PONTORSON.

Hein ? ma fille !

MADAME BIENASSIS.

Et il la trouvait ravissante.

PONTORSON, très-sec.

Permettez.

MADAME BIENASSIS.

Ravissante. Et si elle voulait appuyer un peu la candidature de monsieur Bienassis...

PONTORSON.

Comment, avec ma fille !

MADAME BIENASSIS.

Monsieur...

PONTORSON, se levant.

C'est impossible, madame, impossible. (A part.) On ne fait pas de ces erreurs-là.

MADAME BIENASSIS, stupéfaite, se levant.

Ai-je dit un mot qui ait pu vous déplaire ?

PONTORSON.

Non, madame, non, pas du tout. (A part.) C'est trop bête !

MADAME BIENASSIS.

Ce serait sans le vouloir. — Je n'abuserai pas plus longtemps...

Digitized by Google

PONTORSON.

Au revoir, madame.

MADAME BIENASSIS, à part.

Il s'est donc passé quelque chose à Bourbonne? (Haut.) Ne vous dérangez pas pour m'accompagner.

PONTORSON, désagréable.

Si, madame, si. — Je me dérangerai.

MADAME BIENASSIS, confuse.

De grâce...

PONTORSON, de même.

Je suis trop poli pour ne pas me déranger.

MADAME BIENASSIS, à part.

Il a dû se passer quelque chose.

Elle s'esquive à droite, d'une façon comique.

BIENASSIS, rentrant par la gauche, premier plan.

Très-bien, très-bien, bravo! merci.

SCÈNE IV

PONTORSON, BIENASSIS, puis URSULE.

PONTORSON, revenant exaspéré *.

Son parent est un imbécile.

BIENASSIS, ravi.

Oui, mon ami, oui.

PONTORSON, passant **.

Ton parent est un imbécile; on ne se trompe pas de la sorte.

BIENASSIS.

C'est qu'aujourd'hui les demoiselles et les cocottes s'habillent de la même façon.

* Bienassis, Pontorson.

** Pontorson, Bienassis.

PONTORSON.

Ce n'est pas une excuse.

BIENASSIS.

Non, certes.

PONTORSON.

Et si je tenais ton parent, je le pulvériserais. Tu me connais, je suis violent et têtu, je le pulvériserais. Mais j'aime mieux ne pas le connaître.

BIENASSIS.

J'espère que Clotilde sera découragée.

PONTORSON, avec colère.

Et ce monsieur qui déjà est fonctionnaire et qui ne remonte plus à Philippe-Auguste! C'est que je ne tiens plus du tout à cette alliance, moi.

BIENASSIS.

Sapristi ! Pontorson, il est un peu tard pour n'y pas tenir.

PONTORSON.

Je suis fort troublé. Prendre une Dindonnette pour ma fille !.. C'est ma faute, elle m'appelait : Papa Pontorson. — Ça m'amusait.

BIENASSIS.

Il ne faut jamais se laisser appeler papa que par sa fille.

PONTORSON.

Oui, mais... trop tard !

URSULE, ouvrant vivement la porte de droite et entrant comme chez elle *.

Hélène n'est pas là ?

PONTORSON.

Madame de Pomponne! Comment se porte monsieur de Pomponne?

* Pontorson, Ursule, Bienassis.

Digitized by Google

URSULE.

Je n'en sais rien, je ne m'occupe plus que d'Hélène : je lui sers de mère.

PONTORSON.

Oh! de mère ! à votre âge !

URSULE.

Je suis plus âgée qu'elle, nous sommes amies de pension, je suis mariée, et j'ai déjà un grand garçon de cinq mois.

PONTORSON, il sonne.

Vous êtes excellente! (A Zuléma qui entre par la droite.) Appelez mademoiselle Hélène. — Vous nous excusez, madame, j'accompagnais mon ami Bienassis.

URSULE.

Je suis de la maison.

BIENASSIS, qui est allé à Zuléma.

Un serin jouant de la clarinette...

PONTORSON, l'appelant.

Bienassis! Dindonnette t'attend.

BIENASSIS.

Je suis à toi.

Ils sortent à droite.

SCÈNE V

ZULÉMA, URSULE.

ZULÉMA *.

Comment se porte madame de Pomponne?

URSULE, étonnée.

Zuléma !

* Ursule, Zuléma.

ZULÉMA.

Oui, madame.

URSULE.

Depuis quand êtes-vous ici ?

ZULÉMA.

Depuis ce matin. J'entre au service du nouveau ménage, femme de chambre de madame de la Picaudière.

URSULE.

A merveille.

ZULÉMA.

Je vois que madame est une amie de la maison.

URSULE.

Amie intime d'Hélène.

ZULÉMA.

J'espère que madame ne donnera pas de mauvais renseignements sur mon compte.

URSULE.

Je les donnerai excellents. — Quel singulier hasard ! Vous êtes aussi entrée à mon service le jour de mon mariage.

ZULÉMA.

Ce n'est pas un hasard, madame.

URSULE.

Ah !

ZULÉMA.

C'est un principe : je ne sers jamais que des nouveaux mariés.

URSULE.

Pourquoi?

ZULÉMA.

Parce que la lune de miel des époux est le paradis des domestiques. Madame est bonne, monsieur est bon. Ce qu'on fait est bien, ce qu'on offre est beau. Seulement,

Digitized by Google

aussitôt que les choses se gâtent, je donne congé.

URSULE.

Il paraît donc que chez moi les choses se gâtaient?

ZULÉMA.

C'était la faute de monsieur, sans doute. Mais le jour où madame m'a si vivement reproché d'avoir renversé la salière, j'ai été fixée.

URSULE.

Ah! — Alors, quand vous quitterez Hélène, nous saurons à quoi nous en tenir.

ZULÉMA.

Oh! oui, madame.

URSULE, riant.

Espérez-vous rester longtemps?

ZULÉMA, sérieuse.

Je l'espère. Madame est jolie, monsieur n'est plus jeune; madame est gaie, monsieur est grave; madame ne pensera qu'à sa toilette, monsieur ne pensera qu'à son administration. Cela peut durer un an.

URSULE, à part.

Elle est très-observatrice, cette fille.

ZULÉMA.

Voici mademoiselle.

SCÈNE VI

URSULE, HÉLÈNE, ZULÉMA.

HÉLÈNE, entrant par la gauche sans voir Ursule *.

Est-ce que mon pouff va bien? — Ursule!

URSULE, avec une importance comique.

Tu penses, ma chère belle, que je n'aurais pas manqué

* Ursule, Hélène, Zuléma.

de venir ce matin ; j'ai tant de recommandations à te faire, et c'est un jour si solennel pour toi ! (Passant *.) Voyons ta toilette ? Pour la mairie, cela suffit.

HÉLÈNE.

N'est-ce pas ? Le chapeau te plaît ?

URSULE.

Un peu original peut-être. Mais tu fais un mariage de raison, tu épouses un homme grave, — tu sais que je ne l'ai pas encore vu ? — et de seconde jeunesse : tout t'est permis. Quelle robe mettras-tu ce soir ?

HÉLÈNE.

Une merveille ! Paille et groseille.

URSULE.

Je verrai cela, c'est très-important. Ce soir, tu ne seras ni dame ni demoiselle. Et cela va durer jusqu'à jeudi. Que ferons-nous demain ?

HÉLÈNE.

J'irai au ministère voir le cabinet de mon mari.

URSULE.

C'est une idée, nous irons. Mais pourquoi se marier à la mairie deux jours d'avance ? On y va ordinairement la veille.

HÉLÈNE.

La veille est un treize.

URSULE.

Demain ? C'est ma foi vrai.

HÉLÈNE.

Monsieur de la Picaudière a découvert cela.

URSULE.

Et il est superstitieux ! Monsieur de Pomponne aussi. C'est excellent. Quand quelque chose me déplaît, je dis que ça porte malheur.

* Hélène, Ursule.

Digitized by Google

SCÈNE VII

LES MÊMES, CHARLOTTE, SUZANNE.

CHARLOTTE, à la porte de gauche.

Peut-on entrer ?

HÉLÈNE.

Charlotte ! Et Suzanne ! Certes.

CHARLOTTE *.

Comment vas-tu ?

SUZANNE.

As-tu bien dormi ?

CHARLOTTE.

Tu n'es pas trop émue ?

SUZANNE.

C'est un si grand jour !

URSULE.

Mesdemoiselles, mesdemoiselles, ne troublez pas Hélène ; elle a besoin de tout son sang-froid.

CHARLOTTE.

Je n'ai pas encore vu ton mari.

SUZANNE.

Ni moi.

URSULE.

Ni moi. J'arrivais toujours quand on venait de l'appeler pour une affaire urgente.

CHARLOTTE et SUZANNE.

Moi aussi.

CHARLOTTE.

Il est donc bien occupé ?

* Suzanne, Charlotte, Hélène, Ursule.

HÉLÈNE.

Tu comprends, ma chère, qu'on doit être occupé, quand on est chef de division et bras droit du ministre. Il paraît qu'il est le bras droit du ministre.

URSULE.

Il faudra bien qu'il se dérange un peu aujourd'hui pour se marier.

HÉLÈNE.

Il sera ici à onze heures.

CHARLOTTE.

Nous le verrons!

SUZANNE.

Enfin!

URSULE.

Tu m'as promis de faire décorer mon oncle Plantaminelle pour sa fête.

CHARLOTTE.

Et de faire avancer le mari de Zénobie... qui est si bonne personne!

SUZANNE.

Et de faire nommer mon cousin Ernest, qui est toujours surnuméraire.

HÉLÈNE, gravement.

Vous me remettrez des notes.

CHARLOTTE.

Quand nous montreras-tu ta toilette?

HÉLÈNE.

A l'instant.

Digitized by Google

SCÈNE VIII

LES MÊMES, ADALBERT.

ADALBERT, entr'ouvrant la porte de gauche.

Bonjour, Loulou.

HÉLÈNE.

C'est mon frère!

ADALBERT.

Oh! des dames! soyons sous-préfet *. (D'un ton emposé.) Madame, mesdemoiselles! — Bonjour, ma sœur.

URSULE, bas.

Il l'a appelée Loulou.

ADALBERT.

Tu avais à me parler?

HÉLÈNE.

Ce sera pour plus tard.

URSULE.

Mais non, mais non, nous ne voulons pas troubler vos petites expansions de famille; elles sont trop naturelles: nous examinerons tes toilettes sans toi.

CHARLOTTE.

Certainement.

SUZANNE, à part.

Moi, j'essaierai la couronne d'oranger.

CHARLOTTE, de même.

Moi, je mettrai les diamants.

ADALBERT.

Elle est gentille, cette petite-là, — elle a du zinc.

CHARLOTTE.

Vous dites?

* Hélène, Adalbert, Suzanne, Charlotte, Ursule.

ADALBERT.

Je dis... (A part.) Soyons sous-préfet... (Haut.) Je ne sais, mesdames, si le titre de garçon d'honneur me donne quelques priviléges.

CHARLOTTE.

Certes, monsieur Adalbert; vous m'offrirez la main pour quêter.

ADALBERT.

Si je quêtais tout de suite!

Il lui embrasse la main.

CHARLOTTE, riant.

Comme vous êtes galant, ce matin!

ADALBERT, même jeu, avec une galanterie comique.

Et mademoiselle! Et madame!

URSULE, riant.

Quel quêteur vous faites!

ADALBERT, à part, pirouettant.

Je regrette que mon préfet ne soit pas là.

HÉLÈNE, à Zuléma, qui paraît à gauche.

Voulez-vous montrer mes toilettes à ces dames?

ZULÉMA.

Je suis aux ordres de ces dames.

URSULE.

Zuléma a été à mon service.

HÉLÈNE.

Ah!

URSULE.

C'est elle qui m'a quittée. Je te la donne pour une perle.

ZULÉMA.

Madame me comble.

Digitized by Google

URSULE, souriant.

Tâche de la garder longtemps.

HÉLÈNE.

Je ne demande pas mieux.

URSULE.

A tout à l'heure. — Au revoir, monsieur le sous-préfet.

Elles sortent à gauche.

ADALBERT, saluant avec affectation.

Madame!

SCENE IX

HÉLÈNE, ADALBERT *.

ADALBERT.

Voilà comme je suis avec mes administrées à Montmirac. Qu'en dis-tu, Loulou?

HÉLÈNE.

Grand gamin! — Assieds-toi à cette table, prends un crayon, sois discret...

ADALBERT, s'asseyant près de la table **.

A une condition : c'est que tu feras prolonger mon congé.

HÉLÈNE.

Je te le promets. — Et vérifie cette addition.

ADALBERT.

Comment!

HÉLÈNE.

Vérifie.

ADALBERT.

« Léocadie. — Chapeaux de style. »

* Hélène, Adalbert.

** Hélène, Adalbert.

HÉLÈNE.

C'est ma modiste. — Refais l'addition.

ADALBERT.

Elle est très-longue.

HÉLÈNE.

Il y en a d'autres, — hâte-toi.

ADALBERT.

Sept, neuf, seize.

HÉLÈNE.

Tu devrais te marier aussi, Adalbert.

ADALBERT, tout en faisant des additions.

C'est papa qui t'a soufflé cette phrase.

HÉLÈNE.

Papa a raison, un sous-préfet doit être marié.

ADALBERT.

Oui, mais moi je ne peux pas.

HÉLÈNE.

Pourquoi ?

ADALBERT.

Parce que le mobilier de ma sous-préfecture est jaune, et je n'aime que les blondes, — ça n'irait pas. — Douze cent cinq tante-un francs, vingt-trois centimes, peste !

HÉLÈNE, lui remettant une autre facture.

Et celle-ci ?

ADALBERT.

« Krammer, bijoutier. »

HÉLÈNE.

Vérifie.

ADALBERT.

Neuf, douze, vingt et un.

HÉLÈNE.

Que penses-tu de mon amie Suzanne ?

Digitized by Google

ADALBERT.

Très-jolie, — mais blonde, ça n'irait pas.

HÉLÈNE.

Celle-là maintenant.

ADALBERT.

« Lingerie. »

HÉLÈNE.

Vérifie, vérifie.

ADALBERT.

Six, onze, quinze, sept cent trente-neuf quarante-deux. — Saperlipopette !

HÉLÈNE, timidement.

Et cette autre ?

ADALBERT.

« Baboue, couturier-tailleur. »

HÉLÈNE.

Vérifie.

ADALBERT, tournant des feuillets sans nombre.

Qu'est-ce que c'est que cela ?

HÉLÈNE.

C'est ce que je dois.

ADALBERT.

Hein ! Cinq mille trois cents...

HÉLÈNE, avec un soupir.

Ce doit être exact.

ADALBERT.

Quatre-vingt-douze vingt-sept. — Avec le reste...

HÉLÈNE.

Huit mille francs, tout au plus. Mais comment expliquer à papa ce que vaut une robe ou un costume ! Il n'aurait jamais compris. Il estime ce chapeau douze francs cinquante. Alors...

ADALBERT, se levant.

Tu as fait des dettes ?

HÉLÈNE.

Oui. Cela t'étonne ?

ADALBERT.

Mademoiselle !

HÉLÈNE.

Tu avais des dettes aussi, toi, et tu t'en vantais !

ADALBERT.

Ce n'est pas la même chose.

HÉLÈNE.

C'est-à-dire que vous, monsieur, vous n'aviez pas d'excuses.

ADALBERT.

Ah bah !

HÉLÈNE.

Où passe votre argent ? je vous le demande. Vous avez de gros habits, de gros paletots, de gros gants, de grosses bottes. C'est laid, ce n'est pas cher, — ah ! pas cher, — ça ne s'use pas et ça ne change jamais. — Tandis que nous...

ADALBERT.

Elle est admirable.

HÉLÈNE.

Je serai bien un peu embarrassée pour avouer à mon mari que je dois huit mille francs...

ADALBERT, riant aux éclats.

Elle doit à son tailleur !

HÉLÈNE.

Cela va m'obliger à être aimable et à trouver joli tout ce qu'il dit. Je commence déjà.

ADALBERT, de même.

Et tes créanciers sont-ils de bonne composition ?

Digitized by Google

HÉLÈNE.

Pas trop. C'est un peu ce qui m'a décidée à me marier si tôt.

ADALBERT.

Alors, tu te maries pour payer tes dettes ?

HÉLÈNE.

Oui.

ADALBERT, se roulant sur un fauteuil.

Elle est bien bonne ! Ah ! saperlipopette ! elle est bien bonne !

Il met ses pieds sur la table et tape avec frénésie en se tordant de rire.

SCÈNE X

LES MÊMES, URSULE, CHARLOTTE, SUZANNE.

URSULE.

Ma chère...

Elles s'arrêtent toutes les trois étonnées.

ADALBERT, sans les voir, recommençant à taper.

Si le papa Pontorson savait ça ! oh! la la ! oh ! la la ! (Voyant les dames qui le regardent avec stupéfaction.) — Oh ! — Eh bien, mesdames, l'inspection est déjà terminée * ?

URSULE.

Ma chère, c'est admirable.

CHARLOTTE.

Tu as un mari parfait.

SUZANNE.

J'ai essayé la couronne d'oranger, elle me va très-bien.

CHARLOTTE.

Pas assez de diamants.

* Suzanne, Charlotte, Ursule, Hélène, Adalbert.

ADALBERT.

A-t-elle aussi des dettes, ton amie Suzanne ?

HÉLÈNE.

Mais non. Elle a sa mère.

ADALBERT.

Ah ! j'aimerais autant un peu de dettes.

URSULE.

Ma chère, tout est très-bien. — Seulement...

HÉLÈNE.

Il y a un seulement ?

URSULE.

La robe de ce soir est trop décolletée, beaucoup trop décolletée ; c'est un corsage du lendemain, mais pas de la veille. Je fais poser une dentelle, — qui ne cachera rien, rassure-toi, — ce que nous appelons une bonne intention.

ADALBERT.

Une bonne intention ! c'est divin !

HÉLÈNE, à Adalbert.

Prends cette revue, et laisse-nous tranquilles.

ADALBERT, assis.

Revue des sciences morales ! C'est à papa cela.

URSULE.

L'heure approche, et j'ai tant de recommandations à te faire ! Te sens-tu toujours calme ?

HÉLÈNE.

Toujours.

URSULE.

On ne l'est jamais assez. (A Zuléma, qui entre par la droite.) Préparez pour mademoiselle un verre d'eau sucrée avec beaucoup de fleur d'oranger.

ZULÉMA.

Bien, madame.

Digitized by Google

URSULE.

Énormément de fleur d'oranger, — trop de fleur d'oranger.

ZULÉMA.

Madame sera satisfaite.

Elle sort.

URSULE, à Hélène.

Je n'oublie rien? Ah! ne te préoccupe pas de monsieur le maire, il n'est pas imposant.

CHARLOTTE.

Oh! non.

SUZANNE.

Moi, je trouve que si.

URSULE.

Ne m'interrompez pas. Qu'ai-je encore à te dire? Ah! les employés te regarderont en-dessous. Tâche de ne pas rougir, — ça les amuserait.

HÉLÈNE.

On ne peut rougir d'épouser un homme qui a un beau nom, une belle position, un âge respectable.

URSULE, l'interrompant.

Tu es un ange.

SUZANNE.

Il me semble que, moi, je rougirais.

HÉLÈNE, naïvement.

Pourquoi?

ADALBERT, qui s'est rapproché à pas de loup, l'embrassant sur le cou.

Petite bécasse!

URSULE.

Vous dites?

ADALBERT.

Je dis... ô ma sœur, gardez toujours cette précieuse candeur.

SUZANNE, bas.

Il a dit : Petite bécasse.

CHARLOTTE, de même.

Je l'ai bien entendu.

PICAUD, en dehors.

Important! très-important! c'est une affaire très-importante.

HÉLÈNE.

C'est lui!

URSULE.

Monsieur le chef de division!

CHARLOTTE.

Monsieur de la Picaudière!

SUZANNE.

Le marié!

Elles s'arrangent toutes en curieuses, pour le voir entrer *.

SCÈNE XI

LES MÊMES, PICAUD.

PICAUD, paraissant à la porte de droite et se retournant.

Et urgent! de la dernière urgence. (Revenant.) Ah! pardon, mesdames, vous le voyez, je suis poursuivi par les affaires, accablé, accablé! Le jour même de mon mariage civil, lorsque mes pensées devraient être ailleurs... (Allant embrasser la main d'Hélène, galamment.) Car elles devraient être ailleurs... (Changeant de ton.) Mais c'est la moindre des choses quand on est un peu organisé. J'administre en me mariant, et je me marie en administrant.

ADALBERT, à part.

S'il ne se marie que pour ça... pauvre Loulou!

* Suzanne, Charlotte, Ursule, Hélène, Picaud, Adalbert.

Digitized by Google

PICAUD.

Mon cher sous-préfet!

ADALBERT.

Monsieur le chef de division! (A part.) Il est trop solennel, ça m'intimide.

URSULE, bas.

Présente-nous.

HÉLÈNE.

Madame de Pomponne. (Picaud salue.) Mademoiselle de Girauzac.

PICAUD, se précipitant.

De Girauzac, conseiller à la cour de cassation?

CHARLOTTE.

Non, monsieur.

Il salue.

HÉLÈNE.

Mademoiselle de Chateauneuf.

PICAUD, se précipitant.

De Chateauneuf, président de section?

SUZANNE.

Non, monsieur.

Il salue.

URSULE, bas à Hélène.

Il n'est pas mal.

CHARLOTTE, de même.

Il représente bien.

SUZANNE, désappointée.

Je me le figurais autrement.

URSULE, bas.

Tais-toi donc.

PICAUD.

Je n'ai pas encore vu mon excellent beau-père, monsieur de Pontorson.

ADALBERT.

Oh ! papa, ce matin, a cassé son assiette.

PICAUD, étonné.

Vous dites?

ADALBERT, se reprenant, tout confus.

Je dis... mon père, ce matin, me semble extrêmement préoccupé.

Zuléma entre par la droite avec un verre sur un plateau.

PICAUD.

Et cependant, il n'a à songer qu'au mariage de sa fille. Tandis que moi... (Il prend le verre d'eau sucrée que porte Zuléma.) * Merci.

ZULÉMA, étonnée.

Hein?

PICAUD, tournant la cuiller dans le verre.

Je suis accablé, accablé, accablé.

Il boit.

URSULE, bas.

Regarde-le de profil.

CHARLOTTE.

Il est très-bien.

SUZANNE.

On s'y habitue.

ADALBERT, à part.

Il administre en buvant et il boit en administrant.

PICAUD, remettant le verre.

Excellent ! mais que de fleur d'oranger !

ZULÉMA.

Aussi, c'était pour mademoiselle.

PICAUD.

J'aurais dû m'en douter.

* Suzanne, Charlotte, Ursule, Hélène, Zuléma, Picaud, Adalbert.

Digitized by Google

ZULÉMA.

Ah! oui, par exemple.

Elle sort à droite.

PICAUD.

Mais je suis si absorbé! (Aux dames.) Voulez-vous me permettre de dire un mot à mademoiselle de Pontorson, un seul?

Il l'amène sur le devant de la scène.

ADALBERT.

Toujours solennel! J'ai peur qu'il n'ait jamais d'intermittence. Pauvre Loulou!

PICAUD, à Hélène.

Mademoiselle, dans quelques heures, vous serez ma femme, sous condition suspensive jusqu'à jeudi; mais cette situation provisoire vous crée déjà une certaine responsabilité. Mes supérieurs, mes collègues, mes subordonnés, des amis et des inconnus vous présenteront leurs hommages. Ne manquez pas d'observer les nuances. Vous n'avez pas oublié mes recommandations?

HÉLÈNE.

Non, monsieur : gracieuse avec vos supérieurs.

PICAUD.

Bien.

HÉLÈNE.

Affectueuse avec vos collègues.

PICAUD.

Très-bien.

HÉLÈNE.

Froide avec vos subordonnés.

PICAUD.

Parfait.

HÉLÈNE.

Réservée avec vos amis.

PICAUD.

Bravo.

HÉLÈNE.

Mais aimable avec les inconnus.

PICAUD.

Parce qu'on sait toujours ce qu'on peut attendre d'un ami, tandis que d'un inconnu...

HÉLÈNE.

On ne sait pas.

PICAUD.

Vous êtes la femme de mes rêves.

Hélène remonte vers ses amies.

URSULE, CHARLOTTE, SUZANNE.

Que t'a t-il dit?

HÉLÈNE.

Il m'a dit d'être aimable avec les inconnus.

URSULE, CHARLOTTE, SUZANNE, se regardant.

Ah!

SCÈNE XII

LES MÊMES, PONTORSON.

PONTORSON, entrant par la droite *.

Apprêtez-vous, Hélène. — Les voitures sont arrivées.

PICAUD.

Le maire sera exact ; il sait que mon temps est précieux.

ADALBERT.

Nous avons une heure.

PICAUD, affairé.

Soyons prêts d'avance. — N'oublions rien.

PONTORSON, à part.

Je ne voudrais pas partir sans avoir revu Bienassis.

* Adalbert, Suzanne, Charlotte, Ursule, Hélène, Pontorson, Picaud.

Digitized by Google

ADALBERT.

Papa a tout à fait cassé son assiette.

PICAUD, allant à Pontorson.

Beau-père, je suis ravi.

PONTORSON.

On le serait à moins, monsieur.

Toutes les jeunes filles s'apprêtent, au fond, arrangeant leurs toilettes, mettant leurs voilettes, faisant bouffer leurs robes. Pontorson essaie d'aplatir le pouff d'Hélène.

HÉLÈNE, étonnée.

Que faites-vous, papa?

PONTORSON.

J'atténue ta jupe.

HÉLÈNE.

Mais je n'aurais plus aucune tournure.

PICAUD, relevant le pouff.

Nous n'aurions aucune tournure.

PONTORSON, à part.

Je comprends toutes les erreurs.

PICAUD, amenant Pontorson sur le devant de la scène.

Beau-père, votre fille est charmante. Elle entend déjà l'administration. — Je cherchais une famille calme, méthodique, vertueuse et pas romanesque. Je l'ai trouvée; nous nous comprendrons.

PONTORSON.

Je l'espère. — Mais vous ne remontez pas du tout au règne de Philippe-Auguste.

PICAUD, naïvement.

Vous croyez?

PONTORSON.

Vous m'avez montré un arbre généalogique...

PICAUD.

Excellent! qui me coûte très-cher, un peu embrouillé,

mais excellent. — Il n'a qu'un coude et une petite soudure.

PONTORSON.

Une soudure!... mais avec des soudures, je me ferais fort de remonter à Jupiter.

PICAUD.

En passant par le cygne.

PONTORSON.

Monsieur!

PICAUD.

Monsieur, je suis de mon siècle, moi.

PONTORSON.

Pas plus que moi, monsieur.

HÉLÈNE.

Vois donc, Adalbert : ils vont se quereller.

ADALBERT.

Loulou, tu pourras payer tes dettes.

PONTORSON, à part.

Je n'aime pas mon gendre.

PICAUD, à part.

Je n'aime pas mon beau-père. (Revenant à lui). Ne comptez-vous pour rien ma situation? Si Dieu prête vie au ministre, je serai secrétaire général dans six mois. Son Excellence assistera jeudi à la bénédiction nuptiale. Elle paraîtra ce soir à votre réception, et... Permettez-moi de dire un mot à mademoiselle de Pontorson. (Il amène Hélène sur le devant à gauche). Mademoiselle, le ministre vous dira certainement quelques paroles flatteuses... (Mouvement d'Hélène.) pour moi; ne l'interrompez pas. — Baissez les yeux, remerciez-le avec effusion, — je vous recommande l'effusion, — et conduisez-le adroitement vers cette photographie, magnifiquement encadrée.

Digitized by Google

PONTORSON, remarquant la photographie dans un superbe cadre ovale, à gauche de la cheminée *.

Qu'est-ce que cela?

PICAUD, avec pompe.

Son Excellence!

PONTORSON.

Vous avez enlevé ma grand' tante?

PICAUD.

C'était votre grand'tante?

PONTORSON.

Une chanoinesse.

PICAUD.

Bien décolletée!

PONTORSON.

Pour y mettre ce monsieur?

PICAUD.

Ce monsieur!

PONTORSON.

Je suppose, ma fille, que vous êtes indignée. — On a enlevé votre arrière-grand'tante.

HÉLÈNE, embarrassée.

Mais, papa...

PICAUD.

Pour mettre la photographie d'un homme éminent. J'espère que mademoiselle m'approuve.

HÉLÈNE.

Mais, monsieur...

PONTORSON.

Parlez, ma fille.

PICAUD.

Parlez, mademoiselle.

* Adalbert, Hélène, Picaud, Pontorson, Charlotte, Ursule, Suzanne.

HÉLÈNE, passant à son père *.

Une femme ne doit pas avoir d'opinion... quand son mari en a une.

PONTORSON, stupéfait.

Comment vous reniez votre père!

PICAUD.

Admirable! vous êtes admirable.

PONTORSON.

Si ce portrait vous plaît, vous le mettrez dans votre appartement.

Il enlève le cadre.

PICAUD.

Que faites-vous?

PONTORSON.

Je décroche le cadre.

PICAUD.

C'est de l'opposition.

PONTORSON.

C'est ce qu'il vous plaira.

PICAUD.

Monsieur de Pontorson!

PONTORSON.

Monsieur de la Picaudière!

HÉLÈNE.

Papa!

ADALBERT.

Messieurs!

Pontorson a enlevé le cadre. Picaud veut le lui reprendre **.

PICAUD.

Vous remettrez ce portrait.

* Charlotte, Ursule, Suzanne, Adalbert, Picaud, Hélène, Pontorson.

** Charlotte, Suzanne, Ursule, Adalbert, Pontorson, Picaud, Hélène.

Digitized by Google

PONTORSON.

Je remettrai la chanoinesse.

UN DOMESTIQUE, annonçant, à la porte de droite.

Monsieur le baron Lionel de Beautiran.

PICAUD.

Attaché au cabinet du ministre. (Vivement.) Il a un léger vice de prononciation, ne riez pas. C'est un homme important.

Il a repris la photographie, qu'il ne quitte plus, et qu'il regarde de temps en temps avec amour.

SCÈNE XIII

LES MÊMES, LIONEL.

Lionel, ridicule, empesé et prétentieux, entre en saluant d'un air important. Il blaise un peu et prononce souvent les r comme des l.

PICAUD, présentant *.

Le baron Lionel de Beautiran, attaché au cabinet du ministre. — Mademoiselle de Pontorson.

LIONEL.

Mademoiselle, je suis enchanté d'avoir à vous féliciter; nous aimons beaucoup monsieur de la Picaudière au cabinet du ministre.

PICAUD.

Ce cher Beautiran! (Bas à Hélène.) Soyez affectueuse.

HÉLÈNE.

Je ne peux pas, je rirais trop.

Elle remonte à la cheminée.

PICAUD, présentant.

Monsieur de Pontorson, mon excellent beau-père.

* Suzanne, Charlotte, Ursule, Adalbert, Pontorson, Lionel, Picaud, Hélène.

LIONEL.

Monsieur! (Pontorson passe à l'extrême droite.) Eh! madame de Pomponne! Mademoiselle de Chateauneuf! Et mademoiselle de Girauzac! Me voilà tout à fait en pays de connaissance. Eh! c'est monsieur Adalbert de Pontorson.

PICAUD.

Vous connaissez mon beau-frère?

LIONEL, embarrassé.

Oui, oui... J'ai vu monsieur chez... avec... dans le... au... à...

ADALBERT, imitant sa prononciation.

A la sous-préfecture ..

LIONEL.

De Chatou... à la sous-préfecture de Chatou. (Bas.) J'allais faire une bêtise.

ADALBERT.

Elle est faite. — Papa me regarde de travers.

LIONEL, à Picaud.

Excusez-moi si je vous poursuis, cher ami.

PICAUD, vivement, aux dames.

Vous permettez!... une affaire urgente.

Il descend avec Lionel sur le devant, à gauche.

CHARLOTTE, bas.

Voilà un marié qui pense à tout, excepté à sa femme.

SUZANNE.

Pauvre Hélène!

URSULE.

Je commence à être inquiète.

Elles sortent à gauche.

PONTORSON, à part.

Je vais chercher la chanoinesse.

Il s'échappe par la droite.

Digitized by Google

LIONEL, à Picaud, avec mystère *.

Vous savez si j'aime notre ministre?

PICAUD.

Et moi donc?

LIONEL.

C'est un homme parfait.

PICAUD, admirant le portrait.

Parfait! dites supérieur! — Un homme d'État de premier ordre, — je dirai presque le premier de nos hommes d'État.

LIONEL.

Nous allons le perdre.

PICAUD.

Le perdre!

LIONEL.

Il a donné sa démission.

PICAUD, retournant le portrait.

Ah! mon Dieu!

LIONEL.

C'est encore un secret.

PICAUD.

Il s'en va?

LIONEL.

Oui, cher ami.

PICAUD, atterré.

Et il devait assister à mon mariage!

LIONEL.

Il y assistera.

PICAUD.

Ce n'est plus la même chose. — Il s'en va tout à fait?

* Lionel, Picaud.

LIONEL.

Tout à fait.

PICAUD, posant le portrait sur la table.

Sans espoir de retour?

LIONEL.

Il renonce à la vie publique.

PICAUD, à Pontorson, qui revient par la droite *.

Sans rancune, beau-père. Remettez la chanoinesse.

PONTORSON.

Non, non.

PICAUD.

Comment, non!

PONTORSON.

Je n'avais pas bien regardé la chanoinesse. — Vous aviez raison.

PICAUD.

Elle est charmante.

PONTORSON.

Elle est trop décolletée. — Remettez le ministre.

PICAUD.

Jamais.

PONTORSON, à part, en sortant à gauche.

Quel caractère !

PICAUD, à part.

Quel caractère ! — Je remettrai... le nouveau... oui, peut-être. — (Revenant à Lionel.) Sait-on qui le remplace ?

LIONEL.

On ne le saura que jeudi.

PICAUD.

Mais pour moi !

LIONEL, plus mystérieux encore.

Bourgueil.

* Lionel, Pontorson, Picaud.

Digitized by Google

PICAUD.

Bourgueil !

LIONEL.

Un homme parfait aussi.

PICAUD.

Parfait !.. dites supérieur !.. Un homme d'État de premier ordre, — je dirai presque le premier de nos hommes d'État. — Car, — vous me connaissez, Beautiran, — mon affection pour ceux qui s'en vont ne me rend pas injuste pour ceux qui viennent, au contraire. Le connaissez-vous?

LIONEL.

Pas du tout.

PICAUD.

Moi non plus. (Cherchant.) Bourgueil ! Bourgueil !

LIONEL.

Mais je crois qu'il m'honorera de sa confiance.

PICAUD.

Où serait-elle mieux placée ? — Je n'ai rien de caché pour vous, moi.

LIONEL.

Je le sais, cher ami.

ADALBERT, entrant par la droite.

Mesdames, messieurs, on part.

Il sort à gauche.

PICAUD, sans rien entendre.

J'ai fait une maladresse.

LIONEL.

Ah bah !

PICAUD.

J'ai envoyé à quelques journaux le compte rendu de la cérémonie d'après-demain... Le voici. (Il montre une énorme pancarte.) Avec un tel éloge du ministre passé que cela aurait l'air d'une protestation.

LIONEL.

Il faut modifier.

PICAUD, faisant passer Lionel à la table à droite.

Chargez-vous-en, cher ami, le temps presse. Nous allons à la mairie. Asseyez-vous à cette table, vous serez seul.

LIONEL.

Très-bien ! très-bien !

PICAUD, mettant le portrait sous la table.

Soyez poli, mais froid, — froid, quoique poli. — (Cherchant.) Bourgueil ! Bourgueil ! Bourgueil !

Il sort à gauche.

SCÈNE XIV

PONTORSON, BIENASSIS, LIONEL.

PONTORSON, étonné *.

Je regrette d'aller à la mairie sans voir Bienassis. — Que fait cet attaché ? — Je ne pourrai pas être tout entier aux douces joies de la famille. — Je n'aime pas mon gendre. — Et si je n'avais pas sur les bras cette aventure de Bourbonne !

BIENASSIS, arrivant essoufflé par la porte de droite **.

Me voici, cher ami.

PONTORSON.

Eh bien?

BIENASSIS.

Il n'y a pas de Dindonnette au numéro quarante-sept.

PONTORSON.

Ah ! sapristi ! .

* Pontorson, Lionel.

** Pontorson, Bienassis, Lionel.

Digitized by Google

BIENASSIS.

C'est un hôtel occupé par un nabab de je ne sais où, arrivé depuis quelques jours avec sa femme.

PONTORSON.

Alors, tu n'as pas vu Dindonnette?

BIENASSIS.

Naturellement.

PONTORSON.

Elle va venir!

BIENASSIS.

J'en ai peur.

PONTORSON.

Il faut que tu la trouves.

BIENASSIS.

Où ?

PONTORSON.

Était-ce bien quarante-sept ?

Il regarde le billet.

BIENASSIS.

Parfaitement.

PONTORSON.

Ce quatre est peut-être un deux.

BIENASSIS.

C'est un trois.

PONTORSON.

C'est un deux.

BIENASSIS.

Un trois.

PONTORSON.

Un deux. — Va au vingt-sept et au trente-sept. — Va aux deux.

Ils sortent en se disputant, à droite.

SCÈNE XV

LIONEL, puis PICAUD, puis PONTORSON.

PICAUD, entrant triomphant par la gauche *.

Je connais son frère!

LIONEL.

Son frère!

PICAUD.

C'est mon ami de collége... Paul Bourgueil. Je me rappelle son prénom : Paul. — Nous étions à Sainte-Barbe ensemble. — Beau-père, je suis à vous. — Il avait un frère plus âgé, qui remportait tous les prix. — C'est évidemment le ministre.

LIONEL.

Évidemment. Je sais que le ministre a un frère.

PICAUD.

C'est cela. Paul, c'est Paul, mon ami Paul. Il sera à mon mariage, — je ne pourrais pas me marier sans Paul.

LIONEL.

Vous l'avez invité?

PICAUD.

Pas du tout. Du diable si je songeais à lui! mais je l'inviterai. — La mairie ne compte pas, je ne me marie que jeudi, — je vais lui écrire une lettre attendrissante, en lui rappelant le collége. — (A Pontorson, qui paraît à gauche). Beau-père, connaissez-vous Paul Bourgueil ?

PONTORSON, descendant **.

Si je connais Paul Bourgueil?

PICAUD, à Lionel.

Il le connaît! — Vous ajouterez: Nous avons remarqué,

* Picaud, Lionel.

** Pontorson, Picaud, Lionel.

Digitized by Google

parmi les assistants de distinction, monsieur Paul Bourgueil, ami de collége de l'heureux époux, un de nos sportmen les plus distingués. — Je crois qu'il est sportman; — d'ailleurs, ça flatte toujours. — Le spirituel gentleman, etc., etc. — Paul!.. Popaul! Je l'appellerai Popaul. — (A Pontorson.) Ah! vous le connaissez?

PONTORSON.

Nous ne nous saluons pas.

PICAUD.

Comment!

PONTORSON.

Il m'a soutenu que mon homme fossile était un singe.

PICAUD.

Eh bien?

PONTORSON.

Je l'ai appelé paltoquet.

PICAUD.

Vous... (Bas.) Dans quelques jours, son frère sera mon ministre.

PONTORSON.

Vous aurez pour ministre le frère d'un paltoquet.

PICAUD.

Je ne vous permettrai pas de blesser un homme que j'admire, qui est mon ami de collége, et dont le frère est au pouvoir.

PONTORSON.

Et moi, monsieur, je ne transigerai jamais avec mes convictions.

PICAUD.

Ah! si le maire n'attendait pas!

PONTORSON.

Oui, monsieur, s'il n'attendait pas!

PICAUD.

Mais il attend!

Digitized by Google

PONTORSON.

Il attend !

Ils sortent ensemble à gauche.

SCÈNE XVI

LIONEL, puis DINDONNETTE.

LIONEL, écrivant avec le même calme.

Deux originaux ! (Il se lève. — Lisant.) « Nous avons assisté hier au mariage d'un de nos chefs de division... les plus distingués, monsieur Gustave Picaud de la Picaudière, avec la belle mademoiselle Hélène de Pontorson. — La nef était trop étroite ; nous avons remarqué, parmi les personnages de distinction, le baron Lionel de Beautiran, attaché au cabinet du ministre, et monsieur Paul Bourgueil... »

DINDONNETTE, dans l'antichambre.

Mais je vous dis que monsieur de Pontorson m'attend.

LIONEL.

Je connais cette voix.

DINDONNETTE.

Je lui ai annoncé ma visite et il ne m'a rien fait dire. — Donc il m'attend.

Elle entre par la droite.

LIONEL.

Dindonnette !

DINDONNETTE, étonnée *.

Monsieur de Beautiran !

LIONEL.

Comment, c'est toi !

DINDONNETTE.

Permettez, je suis mariée, mon cher.

* Dindonnette, Lionel.

LIONEL.

Tout à fait?

DINDONNETTE.

Quand je suis sérieuse, moi, ce n'est pas à demi.

LIONEL.

Très-bien, belle dame. Et comment ce malheur vous est-il advenu?

DINDONNETTE.

Je suis allée au Caire.

LIONEL.

Vous avez joué la comédie?

DINDONNETTE.

Très-peu, je perds trop à la rampe.

LIONEL.

Je le crois bien!

DINDONNETTE.

Le théâtre m'ennuyait, — l'Égypte aussi. J ai voulu aller plus loin. — Je me suis arrêtée dans le Béloutchistan.

LIONEL.

Peste!

DINDONNETTE,

Là, un prince très comme il faut m'a offert sa main. — Je l'ai acceptée.

LIONEL.

Un prince!

DINDONNETTE.

Là-bas, ça s'appelle khan; mais j'aime mieux prince, parce que prince fait princesse, tandis que khan...

LIONEL.

Ferait khanne!

DINDONNETTE, l'imitant.

Oui, Beautiran, me voilà donc princesse! — Mais le Bé-

loutchistan est encore moins amusant que l'Égypte. J'ai décidé le prince à venir à Paris.

LIONEL.

Parfait! parfait!

DINDONNETTE.

Seulement il ne faudrait pas qu'on m'appelât Dindonnette devant lui.

LIONEL.

Ah! non, ah! non.

DINDONNETTE.

Il est jaloux comme un sauvage.

LIONEL.

Sapristi! vous devriez prévenir vos anciens amis.

DINDONNETTE.

C'est ce que je fais.

LIONEL.

Avertissez vite tous ceux qui pourraient vous tutoyer par distraction, comme moi.

DINDONNETTE.

Je suis en course pour cela.

LIONEL.

Ce sera long.

DINDONNETTE.

Insolent! (L'imitant). Eh bien! Beautiran, vous seriez stupéfait si je vous montrais ma liste.

LIONEL.

Ah! vous avez?...

DINDONNETTE.

Pour mes adresses. — Elle n'est pas plus longue que ça.

LIONEL, fat.

Tant mieux. — Alors, vous venez avertir le sous-préfet?

DINDONNETTE.

Quel sous-préfet?

Digitized by Google

LIONEL.

Le fils Pontorson.

DINDONNETTE.

Il a un fils ?

LIONEL.

C'est donc le papa ?

DINDONNETTE, avec dignité.

Pour qui me prenez-vous?

LIONEL.

Oh ! très-bien ! très-bien !

DINDONNETTE.

Je viens demander l'adresse d'un fumiste, mon cher.

LIONEL.

Bravo ! — bravo ! — Eh bien ! princesse, vous tombez mal, car aujourd'hui le papa Pontorson marie sa fille.

DINDONNETTE.

Il a une fille?

LIONEL.

Une fille charmante.

DINDONNETTE.

Tiens, tiens, tiens ! C'est donc un homme tout à fait posé?

LIONEL.

Je crois bien. — Candidat à l'Académie des sciences morales.

DINDONNETTE.

Lui ! — (A part.) Alors, je suis tranquille; il ne m'appellera plus Dindonnette.

LIONEL, galant.

Et... que comptez-vous faire à Paris, princesse?

DINDONNETTE.

Je compte aller dans le monde.

LIONEL.

Ah! ah! mais dans lequel?

DINDONNETTE.

Comment, ah! ah! — Mon cher, pendant trois semaines, on m'a prise à Bourbonne...

LIONEL.

Ah! c'était à Bourbonne?

DINDONNETTE.

Pour une petite demoiselle candide..., et on m'a fait la cour avec des ménagements!... et des yeux en coulisse!... et des bouquets de deux sous! — Oh! que c'était drôle!

LIONEL.

Et avez-vous faibli?

DINDONNETTE, passant à droite *.

Tiens! cette bêt... — Vous êtes bien curieux. — J'avais en face de mes fenêtres un bon jobard, un joli fat, sur le retour, sur le troisième retour. Il porte un corset et joue de la guitare, — Paul Bourgueil.

LIONEL.

Paul Bourgueil!

DINDONNETTE.

Vous le connaissez?

LIONEL.

Mais non, mais non, pas du tout. Tu me recommanderas. (Se reprenant.) Vous me recommanderez.

DINDONNETTE.

A Paul? non, mon cher, non. Nous ne nous rencontrerons plus dans le même monde; il ne voit que des cocottes.

LIONEL.

Alors, vous espérez sérieusement... être admise dans la haute société?

* Lionel, Dindonnette.

Digitized by Google

DINDONNETTE.

Avec le prince, partout, mon cher. — Je connais mes petits Parisiens, moi. — Le prince a demandé au consul une trentaine de noms connus, — ce qu'il y a de plus chic dans la politique et les arts. — J'ai recopié la liste de mes blanches mains, et il leur apporte, avec des brevets en blanc, des décorations de là-bas.

LIONEL.

Eh! eh!

DINDONNETTE.

Au nom de son gouvernement, l'ordre du Pélican bleu, — jaune et azur. — Ça se porte à la boutonnière, — ou en sautoir, c'est plus joli, c'est fort joli. Nous serons très-bien reçus, Beautiran.

LIONEL.

Et comment se nomme votre époux fortuné?

DINDONNETTE.

Mon époux fortuné se nomme Kara-Hissar-Khan.

LIONEL.

Je l'ai vu ce matin.

DINDONNETTE, inquiète et étonnée.

Vous?

LIONEL.

Et il m'a offert, au nom de son gouvernement...

Il tire de sa poche une croix avec un ruban jaune et bleu.

DINDONNETTE

Ah! mon Dieu!

Elle cherche vivement dans sa poche.

LIONEL.

La croix du Pélican bleu.

DINDONNETTE, effarée.

Je me suis trompée de liste!

LIONEL.

Ah bah!

Digitized by Google

DINDONNETTE.

Je lui ai donné la m'enne.

LIONEL, riant aux éclats.

Alors, il porte la croix à tous ceux qui?...

DINDONNETTE.

Ah! mon ami, quel accident!

LIONEL, riant.

Il lui en manquera.

DINDONNETTE.

Vous riez, vous?

LIONEL, se roulant sur le canapé.

Un peu, un peu, s'il vous plaît.

DINDONNETTE.

Il ne s'y reconnaitra pas, j'ai mis des accolades.

LIONEL.

Des accolades!

DINDONNETTE.

Comme memento. — Il s'y perdra.

LIONEL.

Où allez-vous?

DINDONNETTE.

Où je vais? — Je vais arrêter le prince.

Elle s'arrête en voyant entrer Pontorson.

SCÈNE XVII

LES MÊMES, PONTORSON.

PONTORSON, entrant par la droite. Il tient à la main un ruban jaune et bleu et un brevet *.

Je ne sais à qui je dois cette distinction.

* Lionel, Dindonnette, Pontorson.

Digitized by Google

DINDONNETTE.

Il l'a !

LIONEL, à part.

C'était le papa aux sciences morales !

PONTORSON, stupéfait en voyant Dindonnette.

Dindonnette et l'attaché !

DINDONNETTE, désespérée.

Il l'a déjà ! — Je ne pourrai pas arrêter le prince.

PONTORSON, feignant de ne pas la reconnaître.

Madame !

DINDONNETTE.

Excusez-moi, mon cher, à plus tard. Je reviendrai.

Elle sort vivement à gauche.

PONTORSON, ébahi.

Mon cher ! à plus tard ! je reviendrai ! — Et plus jolie que jamais ! — Qu'a-t-elle donc ?

SCÈNE XVIII

PICAUD, PONTORSON, LIONEL, ADALBERT, HÉLÈNE, URSULE, CHARLOTTE, SUZANNE.

PICAUD, qui entre par la droite, en donnant le bras à Hélène.

Le maire a été parfait. Il avait mis une écharpe neuve. (Allant à Pontorson et voyant le ruban qu'il tient toujours à la main.) Que tenez-vous là * ?

PONTORSON.

L'ordre du Pélican bleu, que m'a envoyé...

PICAUD, étonné.

A vous ?

PONTORSON.

Le gouvernement du Béloutchistan.

* Lionel, Picaud, Pontorson, sur le devant ; Adalbert, Hélène, Ursule, Charlotte, Suzanne, au fond.

PICAUD.

Pourquoi?

PONTORSON.

Je n'en sais rien.

LIONEL.

Le Béloutchistan a voulu honorer quelques hommes éminents en France.

PICAUD.

Alors, c'est pour moi?

PONTORSON.

Comment, pour vous!

LIONEL, se tordant de rire.

Ah! bravo! ah! bravo!

PICAUD.

Qu'avez-vous fait pour mériter ce ruban?

PONTORSON.

Ce que j'ai fait?.. J'ai dû faire quelque chose. — Voici le brevet.

PICAUD, se tournant vers le fond.

Félicitez mon beau-père : il est chevalier de l'ordre du Pélican bleu. (On entoure Pontorson en le félicitant. — Lisant.) « Pontorson et Bourgueil, de Bourbonne. »

PONTORSON.

Hein!

PICAUD.

Ex æquo.

PONTORSON.

Comment, *ex æquo!*

PICAUD.

Il y a une accolade.

Digitized by Google

ACTE DEUXIÈME

LE CABINET DU CHEF DE DIVISION.

Entrée au milieu, au fond, donnant sur une antichambre. — A gauche de l'entrée, une porte sous tenture ouvrant sur la scène et laissant voir une autre porte sur laquelle sont écrits les mots : SECRÉTARIAT. — ARCHIVES. — A droite de la porte du fond, une autre porte sous tenture. — Au deuxième plan, à droite et à gauche, portes conduisant à des bureaux. — Au premier plan, à droite, une cheminée avec foyer, une grande pendule sur la cheminée. — Au premier plan, à gauche, un meuble cartonnier. — Deux cordons de sonnette sont retenus par des anneaux placés aux coins de ce meuble. — Près du cartonnier, grande table-bureau couverte de dossiers, papiers, etc. — Fauteuils et chaises.

SCÈNE PREMIÈRE

GARDIENS DE BUREAU, MADAME BIENASSIS, puis GALARDON.

Trois gardiens sont censés faire le cabinet, l'un avec un plumeau, l'autre avec un balai, le troisième avec un bâton à cirer, mais ils sont assis sur les fauteuils ou les tables et lisent les journaux. — On frappe timidement à la porte du fond.

PREMIER GARDIEN, avec une voix de stentor *.

Qui est là?

* Premier gardien, deuxième gardien, troisième gardien.

Digitized by Google

MADAME BIENASSIS, entr'ouvrant la porte.

Monsieur le chef de division?

DEUXIÈME GARDIEN, même voix.

Absent!

MADAME BIENASSIS, voulant insister.

Oserai-je vous demander?...

TROISIÈME GARDIEN, d'une voix terrible.

Absent!

MADAME BIENASSIS.

Oh! pardon, je reviendrai.

Elle sort par le fond.

DEUXIÈME GARDIEN, lisant toujours.

Quel chien de métier!... on ne peut seulement pas travailler tranquillement.

PREMIER GARDIEN, toujours assis.

Comment veut-on que la besogne se fasse!

Galardon entre par le fond en tenue de maître de cérémonie *.

PREMIER GARDIEN.

C'est Galardon!

DEUXIÈME GARDIEN.

Bonjour, Galardon.

GALARDON.

Bonjour, bonjour.

PREMIER et DEUXIÈME GARDIEN.

Eh bien?

GALARDON.

C'est fait.

PREMIER et DEUXIÈME GARDIEN.

Dzing!

GALARDON.

Monsieur le chef de division est marié.

Premier et deuxième gardien, Galardon, troisième gardien.

Digitized by Google

PREMIER et DEUXIÈME GARDIEN.

Dzing, boum, boum!

PREMIER GARDIEN.

Et sa femme est jeune?

GALARDON.

Pas vingt ans.

DEUXIÈME GARDIEN.

Et jolie?

GALARDON.

Un bijou.

TOUS LES GARDIENS, dansant.

Traderidera, traderidera.

PREMIER GARDIEN, dansant toujours et chantant.

Il ne viendra plus à huit heures du matin.

DEUXIÈME GARDIEN.

Il ne restera plus jusqu'à onze heures du soir!

GALARDON.

Vous croyez ça?

TOUS.

Comment?

GALARDON.

Vous ne connaissez guère le patron.

PREMIER GARDIEN.

Hein!

GALARDON.

D'abord, il sera ici à deux heures.

DEUXIÈME GARDIEN.

Aujourd'hui.

PREMIER GARDIEN.

Sapristi!... Et le bureau n'est pas fait.

DEUXIÈME GARDIEN, allant secouer le troisième gardien, qui est sourd et qui lit toujours un journal.

Le patron va venir! Dépêchons-nous!

Ils se mettent tous à l'œuvre, posant les fauteuils sur les tables, frottant, époussetant avec rage. — Galardon quitte son habit et prend un autre vêtement.

PREMIER GARDIEN.

Un lendemain de noce!

GALARDON.

Nous ne nous sommes mariés qu'à la mairie. Ce n'est pas sérieux. Il faudra voir demain, à Saint-Philippe, tout le le ministère, avec le ministre et les orgues.

DEUXIÈME GARDIEN, époussetant.

Mettre trois jours pour se marier! quelle pose!

GALARDON, remuant les meubles.

On ne fait plus autrement dans notre monde.

PREMIER GARDIEN.

Tu te fais de bons revenus toi, en allant servir...

GALARDON.

Qu'appelles-tu servir? Je vais comme attaché. — Cette fois je suis attaché à la mariée.

PREMIER GARDIEN.

Mazette!

GALARDON.

Je n'aurais pas accepté une autre position.

PREMIER GARDIEN.

Et tu dis qu'elle est jolie?

GALARDON.

Ah! mon ami! des yeux! des épaules! une taille! et une jambe!... oh! une jambe! — Je passerais ma vie à lui ouvrir la portière.

PREMIER GARDIEN.

Un amour alors?

DEUXIÈME GARDIEN.

Et ça ne changera pas le patron?

GALARDON.

Il ne s'en aperçoit seulement pas.

Digitized by Google

PREMIER GARDIEN.

Pauvre petite mère !

MADAME BIENASSIS, entr'ouvrant timidement la porte du fond.

Monsieur le chef de division?

GALARDON, voix formidable.

Absent!

TOUS TROIS.

Absent!

MADAME BIENASSIS, entrant ré olument *.

Ah! c'est ce cher monsieur Galardon!

GALARDON, étonné.

Madame...

MADAME BIENASSIS.

Vous ne me connaissez pas? Madame Bienassis. (Il ne la reconnaît pas.) Comment se porte madame Galardon?

GALARDON.

Joliment! elle se porte assez joliment!

Madame Bienassis finit par pénétrer complétement dans le bureau, au milieu des meubles bouleversés, bousculée par les gardiens, qui frottent, qui époussètent, qui balaient, sans se préoccuper d'elle. Elle est obligée de sauter à droite, à gauche, en avant, en arrière, mais rien ne la rebute.

MADAME BIENASSIS.

Et mademoiselle Galardon?

GALARDON.

Je n'ai qu'un fils.

MADAME BIENASSIS.

Il est si gentil qu'on le prendrait pour une demoiselle.

GALARDON.

Il est cuirassier.

* Galardon, madame Bienassis, les Gardiens.

MADAME BIENASSIS.

Déjà? — Pourrais-je voir monsieur le chef de division aujourd'hui?

GALARDON.

Sa porte sera consignée.

MADAME BIENASSIS.

Avec votre protection!

GALARDON, avec dignité.

Je ne connais que mon devoir.

MADAME BIENASSIS.

A qui le dites-vous? — C'est que j'aurais le plus grand intérêt...

GALARDON.

Ce sera impossible.

Il lui tourne le dos.

MADAME BIENASSIS, à part, regardant autour d'elle.

Oh! impossible!

GALARDON, allant à la cheminée à droite.

Et le feu! ils ont oublié le feu.

MADAME BIENASSIS, allant ouvrir la porte du fond à gauche et lisant sur la seconde porte *.

« Archives. » (Elle ouvre.) Il me recevra.

Elle disparaît au moment où les gardiens rentrent avec du bois qu'ils entassent dans la cheminée.

GALARDON.

Voyons ce bois. — Elle est partie, la gêneuse!

DEUXIÈME GARDIEN.

Savez-vous la nouvelle? Le petit Robertin est décoré.

GALARDON.

Le surnuméraire?

* Madame Bienassis, Galardon, les Gardiens.

Digitized by Google

PREMIER GARDIEN.

Du Pélican bleu. Il a un ruban jaune et azur.

DEUXIÈME GARDIEN.

Il nous a donné dix francs.

GALARDON.

Si on décore les surnuméraires maintenant! C'est la décadence.

PREMIER GARDIEN.

Et une princesse est venue le demander.

GALARDON.

Une princesse?

DEUXIÈME GARÇON.

La princesse de Kara-Hissar.

GALARDON.

Quel chic! — Après cela, il est gentil, le petit Robertin.

SCÈNE II

GALARDON, LES GARDIENS, BOURGUEIL.

BOURGUEIL, à la porte du fond.

Personne dans les antichambres! (Voyant les gardiens.) * Ah! — Monsieur Picaud de la Picaudière, chef de division?

GALARDON, de sa grosse voix.

Absent!

LES TROIS GARDIENS.

Absent!

BOURGUEIL.

A qui parlâtes-vous?

GALARDON.

Mais, monsieur...

* Galardon, Bourgueil, les Gardiens.

BOURGUEIL.

On ne me répondit jamais de la sorte.

LES TROIS GARDIENS.

Permettez...

BOURGUEIL.

Je ne permets pas.

LES TROIS GARDIENS.

Cependant...

BOURGUEIL.

Et je vous tirerai les oreilles.

LES TROIS GARDIENS.

Monsieur!

BOURGUEIL.

Pour les ramener à leur longueur naturelle.

GALARDON.

C'est la première fois...

BOURGUEIL.

Que vous serez poli.

GALARDON.

J'ai cru l'être.

BOURGUEIL, descendant.

Vous vous trompâtes. — Vous direz à votre chef que son ami de collége, Paul Bourgueil, est venu pour le voir.

LES TROIS GARDIENS.

Si nous avions su...

BOURGUEIL.

Je n'accepte point vos excuses. Picaud rentrera-t-il dans la journée?

GALARDON, très-poli.

Monsieur le chef de division sera ici de deux à quatre.

BOURGUEIL.

C'est bien.

Digitized by Google

GALARDON.

Et si monsieur daigne revenir...

BOURGUEIL.

Je ferai ce qu'il me plaira.

LES TROIS GARDIENS, obséquieux.

Nous ne pouvions deviner...

BOURGUEIL.

Vous êtes des clampins.

LES TROIS GARDIENS.

Monsieur...

BOURGUEIL.

De satanés clampins. Laissez-moi.

LES TROIS GARDIENS, étourdis.

Monsieur!

BOURGUEIL.

Sortez. — Je vais écrire un mot à Picaud.

PREMIER GARDIEN, sortant.

En voilà un rageur!

DEUXIÈME GARDIEN.

Quel bonhomme!

GALARDON.

Un ami de collége du patron! — Pas de chance. — Le voilà comme chez lui.

Les gardiens sortent par le fond.

SCÈNE III

BOURGUEIL, puis LIONEL.

BOURGUEIL, seul.

Ils m'ont fait mettre en colère. Je dois être cramoisi. je n'aime pas ça. De la Picaudière!.. Picaud de la Pi-

caudière, très-fort en thème, — je me souviens parfaitement, — un bon abruti. (Il s'assied près de la table et se met à écrire.) Brave Picaud! Il veut que j'assiste à son mariage... sa lettre me toucha. (Lionel entre par la droite, deuxième plan. Bourgueil, qui l'a entendu entrer, parle sans le regarder.) C'est lui ! c'est bien lui! bon Isidore! *

LIONEL, étonné.

Lionel de...

BOURGUEIL, vivement, même jeu.

Ou Lionel, bon Lionel!

Il se lève.

LIONEL.

Comment?

BOURGUEIL.

Tu n'as pas vieilli. (Le regardant.) Mais non, mais non, je dois faire erreur, ce n'est pas la Picaudière.

LIONEL.

Lionel de Beautiran.

BOURGUEIL.

Paul Bourgueil.

LIONEL.

Oh! (Vivement.) Monsieur Bourgueil, ami de collége de la Picaudière? (A part.) C'est moi qui l'aurai vu le premier.

BOURGUEIL, l'examinant.

Eh ! mais ! je vous connais, vous.

LIONEL, ravi.

Vraiment ! aurais-je cette bonne fortune ?

BOURGUEIL.

Je vis votre photographie chez Lolotte, la petite Lolotte, de l'Opéra.

LIONEL, à part.

Ah ! (Haut, avec embarras.) Oui, oui, peut-être. (A part.) Je me ferai recommander par Lolotte.

* Bourgueil, Lionel.

Digitized by Google

BOURGUEIL.

Signée Lionel. — Vous êtes dentiste.

LIONEL.

Hein?

BOURGUEIL.

Lolotte s'écria : Ne faites pas attention; c'est la photographie de mon dentiste.

LIONEL, interloqué.

Sapristi !

BOURGUEIL.

On vous dit fort habile dans votre art.

LIONEL, à part.

Il va me demander de lui poser une molaire !.. (Haut.) Je vous demande pardon, cher monsieur, on m'attend...

BOURGUEIL.

Les clients avant tout.

LIONEL, à part.

Le frère du ministre qui me prend pour un dentiste ! Quelle catastrophe !

Il sort par le fond.

SCÈNE IV

BOURGUEIL, puis MADAME BIENASSIS.

BOURGUEIL, s'asseyant à la cheminée.

Il est modeste, ce praticien. Il ne fait pas de réclame.

MADAME BIENASSIS, passant la tête à la porte du fond à gauche.

Il est seul.

BOURGUEIL.

A quoi m'occupais-je ? — Ah ! j'écrivais à Picaud. —

(En entendant ouvrir une porte, il se lève.) C'est lui ! c'est bien lui ! je l'aurais reconnu. — Une dame ! *

MADAME BIENASSIS.

Monsieur Bourgueil, mon cousin !

BOURGUEIL.

Madame Bienassis, ma cousine !

MADAME BIENASSIS, à part.

Qu'est-ce qu'il vient faire ici ? (Haut.) Vous venez solliciter ? Vous connaissez monsieur de la Picaudière ?

BOURGUEIL.

C'est un ami de collége.

MADAME BIENASSIS.

Ce cher cousin ! — Pourquoi ne vous voyons-nous pas plus souvent ?

BOURGUEIL.

Je me le reproche, Clotilde. — Mais j'ai organisé mon existence, moi. — J'ai une stalle aux Italiens, j'adore la musique.

MADAME BIENASSIS.

Et les danseuses.

BOURGUEIL.

Oui, je folâtre quelquefois avec ces bayadères, il y en a de gentilles...

MADAME BIENASSIS, baissant les yeux.

Mon cousin !

BOURGUEIL, à part.

Elle rougit. Elle est charmante; elle me rappelle Lolotte.

MADAME BIENASSIS.

Je connais vos bonnes fortunes.

BOURGUEIL.

Vraiment ? — La renommée aux cent voix... vous a

* Madame Bienassis, Bourgueil.

Digitized by Google

conté mes succès ! — J'ai quelques agréments, sans doute ; j'ai une fort belle voix de baryton, et je joue de la guitare en virtuose.

MADAME BIENASSIS.

Oui, oui, vous êtes un séducteur.

BOURGUEIL.

Il faut bien être quelque chose. Je ne m'occupe pas de politique, moi ; je suis un philosophe. — Ce qui n'empêche pas les gouvernements éclairés de distinguer votre cousin Bourgueil. J'ai reçu cela tout à l'heure dans mon bain.

Il montre un ruban à sa boutonnière.

MADAME BIENASSIS.

Je voudrais vous en féliciter avec mon mari. Ne trouverez-vous jamais le temps de nous faire visite ?

BOURGUEIL, à part.

Elle me fait des avances.

MADAME BIENASSIS.

Je ne sors presque jamais.

BOURGUEIL, à part.

Elle est adorable !

MADAME BIENASSIS.

Puisque vous êtes l'ami de collége de monsieur le chef de division, vous recommanderez monsieur Bienassis.

BOURGUEIL.

Volontiers. Je le recommanderais volontiers, si je ne m'étais imposé de ne jamais recommander personne.

MADAME BIENASSIS, à part.

Égoïste !

Elle passe et va s'asseoir à la cheminée *.

BOURGUEIL.

Mais n'est-il pas recommandé par son propre mérite ?

* Bourgueil, madame Bienassis.

MADAME BIENASSIS.

Si, si. — Oh! les parents, à quoi ça sert-il?

BOURGUEIL, assis au bureau à gauche.

Oh! la famille! je la comprends quand on est seul.

MADAME BIENASSIS.

Vous m'avez parlé quelquefois de monsieur de Pontorson.

BOURGUEIL.

Nous ne nous saluons pas.

MADAME BIENASSIS.

Ah!

BOURGUEIL.

Il me montra un singe, et il voulait que j'en fisse mon semblable. Je l'appelai clampin.

MADAME BIENASSIS.

Vous m'avez dit que vous aviez vu sa fille à Bourbonne.

BORGUEIL, se levant.

Je ne la vis que là. — Adorable! une beauté rieuse et ample!.. Elle s'ennuyait avec l'auteur de ses jours. Ses fenêtres étaient en face de miennes.

MADAME BIENASSIS, se levant et venant à lui.

Est-ce qu'il s'est passé quelque chose?

BOURGUEIL, très-fat.

Non! non! Clotilde!

MADAME BIENASSIS.

Ah! vraiment!...

BOURGUEIL, passant à droite.

Ne m'interrogez pas.

MADAME BIENASSIS, à part.

Il est très-compromettant. Je ne dirai pas qu'il est mon cousin.

Elle sort par la porte du fond à gauche, cabinet des archives.

Digitized by Google

BOURGUEIL.

Je chantais... Le père dormait. (Voyant entrer Pontorson.) C'est lui!

Bourgueil et Pontorson se reconnaissent, chacun met brusquement son chapeau sur sa tête, Bourgueil sort par le fond.

SCÈNE V

PONTORSON, DINDONNETTE, GALARDON.

PONTORSON, à la porte de l'antichambre, quand Bourgueil est sorti.

Il n'a pas osé me redire que mon homme fossile était un singe. — Ciel! Dindonnette!

Il va se blottir dans un grand fauteuil pour se cacher.

DINDONNETTE, dans l'antichambre, à Galardon.

Comment se nomme la personne qui sort d'ici?

GALARDON.

Monsieur Bourgueil.

DINDONNETTE.

Je ne me trompais pas. Bourgueil... de Bourbonne. Il est sur ma liste. Savez-vous son adresse?

GALARDON.

Non, madame.

DINDONNETTE.

Donnez-moi un Bottin, — vous devez avoir un Bottin. (Elle entre.) Monsieur de Pontorson *!

PONTORSON, embarrassé.

Madame... madame..

GALARDON.

Elle connaît le beau-père?

Il sort.

* Galardon, Dindonnette, Pontorson.

DINDONNETTE.

Mais, mon cher, ne prenez donc pas cet air embarrassé.

PONTORSON.

Ai-je l'air embarrassé?

DINDONNETTE, changeant de ton.

Avez-vous vu mon mari?

PONTORSON.

Votre mari? Lequel?

DINDONNETTE.

Vous ne l'avez pas vu?

PONTORSON, rassuré.

Vous êtes donc mariée?

DINDONNETTE.

Il n'y a que cela de vrai, mon cher.

PONTORSON.

Certes.... certes. Ah! vous êtes mariée. — Mais alors... vous n'êtes plus compromettante.

DINDONNETTE.

Qu'entendez-vous par là?

PONTORSON, galant.

J'entendrai ce qu'il vous plaira. — Mes compliments, belle dame.

Il lui embrasse la main. Madame Bienassis, qui a entr'ouvert la porte des archives, la referme vivement.

DINDONNETTE.

Eh bien!... Eh bien! papa Pontorson!

PONTORSON.

Puisque vous êtes mariée!

DINDONNETTE.

Et mes devoirs!

PONTORSON.

Oh! les devoirs!.. On n'en parle jamais que le lendemain.

Digitized by Google

DINDONNETTE.

Vous avez la conscience large.

PONTORSON.

Plus elle est large, plus on en a.

DINDONNETTE.

Vieux farceur!

PONTORSON.

Plus agaçante que jamais!

DINDONNETTE.

Vous avez été décoré hier?

PONTORSON, avec complaisance.

Oui, le Béloutchistan a daigné reconnaître mes faibles mérites.

DINDONNETTE.

Ses faibles mérites! — Pourquoi ne portez-vous pas le ruban?

PONTORSON, entr'ouvrant son paletot.

Je le porte sous mon paletot, d'abord. (Il remonte). Pour m'y habituer.

DINDONNETTE.

Qui vous l'a remis?

PONTORSON.

Un nommé Kara-Hissar-Khan, qui ne m'a pas trouvé. Je viens d'aller chez lui.

DINDONNETTE.

Ah!

PONTORSON.

Pour le remercier.

DINDONNETTE, à part.

Ils iront tous le remercier!

PONTORSON.

Je lui devais bien cela. Et puis, il y avait une accolade...

DINDONNETTE.

Ah!

PONTORSON.

Qui m'intriguait. — Mais j'ai compris. Ce sont les brevets qui lui manquent. — Il est fort aimable, ce sauvage. Je l'ai invité au mariage de ma fille.

DINDONNETTE.

Tiens, tiens, c'est une bonne idée.

PONTORSON.

Il m'a demandé l'autorisation de nous présenter sa femme, Kara-Hissar-Khane.

DINDONNETTE, vivement.

Vous avez autorisé?

PONTORSON.

Avec empressement. C'est une Parisienne fort jolie, dit-il.

DINDONNETTE.

Jolie! je crois bien : c'est moi.

PONTORSON, faisant un bond.

Vous!

DINDONNETTE.

Oui, papa Pontorson.

PONTORSON.

Vous êtes?...

DINDONNETTE.

Je suis elle-même. — Maintenant, mon bon, ce que vous avez de mieux à faire, c'est de me recevoir avec tout le respect qui m'est dû.

PONTORSON.

Entendons-nous.

DINDONNETTE.

Et de ne plus faire des mines comme tout à l'heure. —

Digitized by Google

Kara-Hissar est jaloux, il se douterait de quelque chose, et je vous préviens qu'il est féroce.

PONTORSON.

Féroce !

DINDONNETTE.

Je lui ai répondu de ma vertu sur le crâne de son grand-père.

PONTORSON.

Ah ! sapristi !

DINDONNETTE.

Et vous comprenez que ces gens-là ne sont pas assez civilisés pour connaître la police correctionnelle.

PONTORSON.

Il vous tuerait !

DINDONNETTE.

Après vous, mon bon ami.

PONTORSON.

Permettez.

DINDONNETTE.

Vous êtes prévenu.

PONTORSON.

Arrangez cela.

DINDONNETTE.

A demain, midi pour une heure. Quelle bonne occasion de nous poser !

PONTORSON.

Mais non, mais non, c'est impossible.

DINDONNETTE, allant au bureau.

Ah ! voilà un Bottin.

Elle s'assied et feuillette le livre.

PONTORSON.

Vous ne pouvez pas assister...

Digitized by Google

DINDONNETTE.

Allons donc! je serai la moins cocodette de toutes. (Cherchant.) Bourgueil... Bourgueil... (Haut.) Souvenez-vous de Bourbonne. — « Viens-tu, papa? Bonjour, papa. »

PONTORSON.

Ah! oui, Bourbonne! parlons de Bourbonne!

DINDONNETTE, rejetant le Bottin.

Bourgueil! Il y en a... vingt-sept.

PONTORSON.

Je me le reproche assez, Bourbonne!

DINDONNETTE, passant à droite *.

Ingrat!

PONTORSON.

Ma petite Dindonnette!

DINDONNETTE, remontant

Appelez-moi princesse tout simplement (A part.). — Arthur Robertin! Il faudra revenir! Et Bourgueil qu'il faut absolument retrouver... Il est fat et bavard; s'il voit mon mari, je suis perdue!

Elle sort par le fond.

SCÈNE VI

PONTORSON, GALARDON, puis BIENASSIS.

Pontorson, très-agité, va à la sonnette et sonne violemment. Galardon entre.

PONTORSON **.

Faites-moi venir monsieur Bienassis.

GALARDON, étonné.

Dans le cabinet de monsieur le chef de division!

* Pontorson, Dindonnette.

** Pontorson, Galardon.

Digitized by Google

PONTORSON.

Il n'oserait pas? Dites-lui que monsieur le chef de division le demande.

GALARDON.

Si monsieur en prend la responsabilité.

PONTORSON.

Je la prends. (Galardon sort.) Dindonnette au mariage d'Hélène!... Dindonnette, qu'on a déjà prise pour ma fille! Et invitée par moi! — Regarde-toi dans cette glace, Pontorson, et fais-toi horreur, vieux libertin, fais-toi horreur!

BIENASSIS, en costume de bureau, habit râpé, calotte de velours grenat brodé d'or, qu'il tient à la main; il s'arrête à la porte avec inquiétude *.

Monsieur le chef de division me fait l'honneur de...

PONTORSON.

Entre donc, Bienassis.

BIENASSIS, étonné.

Pontorson! (Rassuré.) Alors, c'est une farce? — On ne me fait jamais appeler, moi; on ne me connaît pas... heureusement.

PONTORSON.

Dindonnette a épousé un khan qui se nomme Kara-Hissar, qui m'a fait décorer du Pélican bleu, qui est féroce, et que j'ai invité avec sa femme au mariage de ma fille.

Bienassis s'est pris la tête dans les mains et sa figure s'est épanouie.

PONTORSON.

Qu'en dis-tu?

BIENASSIS.

Attends un peu, je cherche.

PONTORSON.

Tu cherches? Mais ce n'est pas un rébus.

* Bienassis, Pontorson.

BIENASSIS.

Bah! qu'est-ce que c'est donc?

PONTORSON.

Dindonnette... Chut!... voici mon fils.

ADALBERT, entrant par le fond *.

Je vous annonce ces dames, que j'ai laissées dans les magasins. On achète un polichinelle pour monsieur de Pomponne fils, — un particulier de cinq mois, qui est déjà méchant comme s'il avait l'âge de raison.

PONTORSON.

Oui... oui... on me fait venir dans le cabinet de mon gendre sous prétexte que ma fille veut le visiter.

ADALBERT.

Ce n'est pas un prétexte. — Hélène et ses jeunes amies brûlent du désir de voir le cabinet de monsieur le chef de division. A Montmirac, on vient aussi visiter la sous-préfecture. J'offre des brioches et je joue du flageolet. (Poussant un cri involontaire, à la vue de madame Bienassis qui a ouvert la porte des archives pour sortir et qui la referme vivement.) Oh!

PONTORSON.

Qu'as-tu? — C'est une femme?

ADALBERT, à la porte des archives.

Je n'ai vu que la robe.

PONTORSON, remontant **.

Qui se cache!

ADALBERT.

Soyons discret.

PONTORSON.

Chez mon gendre!

ADALBERT.

Où est le mal?

* Adalbert au fond, Pontorson, Bienassis.

** Bienassis, Pontorson, Adalbert.

Digitized by Google

PONTORSON.

Le lendemain de son mariage !

ADALBERT.

La veille, papa, la veille. Ce doit être pour rompre.

PONTORSON.

J'aime à le croire.

ADALBERT.

Eh bien, papa, je ne suis pas fâché d'apprendre qu'il est comme tout le monde.

PONTORSON, sévèrement.

Mon fils !

ADALBERT.

Ma parole d'honneur ! Je le croyais en bois.

PONTORSON.

Vous supposiez?...

ADALBERT.

Que vous aviez pris un gendre de carton.

PONTORSON, sévèrement.

J'en avais peur aussi.

BIENASSIS.

Je n'osais pas te le dire.

ADALBERT.

Mais puisqu'il y a des comptes à régler...

Il redescend en scène.

PONTORSON.

Je le surveillerai.

On ouvre la porte du fond.

ADALBERT.

C'est lui.

Bienassis se sauve par la porte de droite *.

* Pontorson, Adalbert.

SCÈNE VII

LES MÊMES, PICAUD, puis GALARDON.

PICAUD, parlant dans l'antichambre, très-haut.

Je n'y suis pour personne. Je travaille avec le ministre.

PONTORSON, à part.

Le ministre!

ADALBERT, à part.

Farceur, va!

PICAUD, entrant.

Mon beau-père! et ce cher sous-préfet! Dans mon cabinet, avant moi! (Il va à son bureau, tantôt assis, tantôt debout, remue ses papiers, prend une plume, puis un crayon, puis de la cire à cacheter, puis le timbre humide, puis le timbre sec, comme un homme absolument occupé et préoccupé.) Quel bon vent vous amène *?

ADALBERT, à part.

Et moi qui le prenais au sérieux!

PONTORSON.

Monsieur de la Picaudière!

PICAUD, sans l'écouter, à Galardon qui est entré **.

S'est-il présenté quelque personnage pendant mon absence?

GALARDON.

Il ne s'est présenté qu'un ami de collége de monsieur le chef de division.

PICAUD.

Paul Bourgueil!

* Picaud, Pontorson, Adalbert.

** Picaud, Galardon, Pontorson, Adalbert.

Digitized by Google

GALARDON.

Oui, monsieur le chef de division.

PONTORSON.

Un paltoquet!

PICAUD, à Galardon.

Bourgueil vous a dit qu'il était mon ami de collége? Reviendra-t-il?

GALARDON.

Je ne sais, monsieur le chef de division.

PICAUD.

Alors je suis désolé.

GALARDON.

Monsieur Paul Bourgueil, que nous avons cependant reçu avec les plus grands égards, ne s'est pas expliqué. — Mais il a laissé une lettre sur le bureau.

PICAUD.

Vous permettez, beau-père, c'est une affaire de la plus haute importance. « Mon cher Isidore... » Comment, Isidore! Il m'appelle Isidore! Mais il me tutoie, il me tutoie. (Recommençant à remuer les papiers.) Parlez, beau-père; je vous écoute.

PONTORSON, tournant autour de la table pour tâcher d'être en face de lui.

La démarche que je fais en ce moment vous prouve... (Un employé entre par la porte de droite deuxième plan, et se penche à l'oreille de Picaud, qui est venu au milieu de la scène. Ils parlent bas d'un air très-affairé. Pontorson exaspéré bat la mesure sur son chapeau.) Vous prouve...

PICAUD, à Pontorson, même jeu.

Je vous écoute.

PONTORSON, continuant.

Mon désir de ne pas troubler...

L'employé se retire. — Picaud, revenu à son bureau, s'y est assis, a allumé un bougeoir et est très-occupé à faire un cachet avec un énorme bâton de cire rouge.

Digitized by Google

PICAUD.

Je vous écoute.

PONTORSON.

Par des dissensions intestines... (Picaud prend une lettre et la lit avec attention.) intestines... inteştines...

PICAUD.

Ce n'est pas cela, pas cela du tout; ils ne savent même pas me comprendre. Je suis obligé de tout faire. (Il bâtonne la lettre à grands coups de crayon.) Je vous écoute.

PONTORSON, continuant.

Notre fête de famille... (Changeant de ton.) Je vois que vous êtes occupé?

PICAUD.

Oh! comme toujours. — Certainement, mes collaborateurs ont du dévouement, de l'instruction, de l'intelligence, mais pas d'élévation Ils ne planent pas; moi, je plane. Je suis accablé! accablé! accablé! accablé!

ADALBERT, bas à Pontorson.

Il ne pourra pas la faire échapper, si nous restons.

PONTORSON.

C'est juste.

ADALBERT.

Et ces dames vont venir.

PONTORSON.

Je vais prendre un moyen adroit. (Allant à Picaud, avec intention.) Si vous désiriez être un instant seul, ne vous gênez pas, mon gendre.

PICAUD.

Vous me permettez d'être franc? — J'ai là une affaire...

PONTORSON, finement.

Qui vous attend.

PICAUD, se méprenant.

Qui m'attend et qui me demandera de la méditation.

Digitized by Google

PONTORSON, à part.

De la méditation !

ADALBERT, de même.

Elle est bien bonne !

PICAUD, étonné.

Vous dites ?..

ADALBERT.

Je dis... hâtez-vous de vous en débarrasser, car madame de la Picaudière, ma sœur, vous ménage une surprise.

PICAUD

Vraiment ? Une surprise ! On ne me surprend pas, moi.

PONTORSON, avec intention.

Elle va venir.

PICAUD, avec joie.

Elle veut voir mon cabinet ! Sa première pensée a été pour le ministère, c'est bien ! ah ! c'est bien !

PONTORSON.

Oui, mais débarrassez-vous d'abord, de la... de l'affai e qui vous attend.

PICAUD.

Je la renverrai.

PONTORSON, vivement.

Pas devant moi, oh ! pas devant moi !

PICAUD, étonné.

Comment ?

PONTORSON.

Je reviendrai prendre ces dames. — Je vous donne quarante minutes.

PICAUD.

C'est trop ; je mène autrement les affaires !

PONTORSON.

Non. Faites bien les choses ; seulement, terminez.

PICAUD.

Je terminerai plus tard.

Digitized by Google

PONTORSON.

De la Picaudière!

PICAUD.

Pontorson!

PONTORSON.

Je vous ai confié le bonheur de ma fille.

PICAUD.

Eh bien?

PONTORSON.

Je ne vous en dirai pas davantage. Mais faites bien les choses.

PICAUD.

Quelles choses?

PONTORSON, à part.

Est-il dissimulé!

PICAUD, à part, haussant les épaules.

Il ne sait pas ce que c'est qu'une affaire!

PONTORSON.

Viens, Adalbert.

ADALBERT.

Je vous suis, papa.

PONTORSON, en sortant par le fond.

Il est dissimulé! Il a tous les défauts.

SCÈNE VIII

PICAUD, ADALBERT.

Picaud est revenu à sa table, qu'il avait quittée un instant. Il allume un cigare.

ADALBERT, allant à lui *.

Personne ne nous voit...

* Picaud, Adalbert.

Digitized by Google

PICAUD, étonné, cachant vivement son cigare et prenant un dossier.

Personne.

ADALBERT.

Eh bien, alors .. abattons nos faux-cols.

PICAUD.

Quels faux-cols ?

ADALBERT.

Et tutoyons-nous, puisque nous sommes beaux-frères.

PICAUD.

Mais, mon cher sous-préfet...

ADALBERT.

Je sais tout.

PICAUD.

Quoi ?

ADALBERT.

Tu es un farceur !

PICAUD.

Hein !

ADALBERT.

Tais-toi. Je t'aime mieux comme ça.

PICAUD.

Il est fou ! Il y a un fou dans la famille maintenant; j'aurai des enfants fous.

ADALBERT.

Mais tu te maries, Gustave; tu épouses une Pontorson. J'espère que ce n'est pas pour rire.

PICAUD, à part.

Il ne faut pas le contrarier. (Haut.) Non, ce n'est pas pour rire.

ADALBERT.

N, i, ni, c'est fini; tu seras sage, Gustave?

PICAUD.

Oui, oui, c'est fini, n, i, ni.

Digitized by Google

ADALBERT, sortant par le fond.

Adieu, gros père ; fais bien les choses.

PICAUD, ahuri.

Drôle de famille ! Il est fou ! on aurait dû me prévenir.

ADALBERT, rouvrant la porte.

Mais tu es un farceur !

PICAUD, atterré.

Est-ce qu'il me tutoiera devant mes subordonnés ? Drôle de famille ! Mais je n'épouse pas la famille, et mes enfants tiendront de leur père.

SCÈNE IX

PICAUD, puis MADAME BIENASSIS.

Dès qu'il est sûr d'être seul, Picaud quitte sa table et s'étend dans le plus vaste de ses fauteuils, près de la cheminée.

PICAUD.

Accablé ! accablé ! accablé ! Heureusement, la fille a l'instinct de l'administration. Elle n'écoute que moi ; elle est à mes petits soins. Elle fera bien dans le salon du ministre, cela me suffit. — (Se levant.) Bourgueil est venu avec empressement. Je lui sacrifierai mon beau-père, je lui dirai que c'est un imbécile, ce qui est exact d'ailleurs, et Paul va me pousser. (Se regardant dans la glace.) Allons, allons, je ferai un assez joli sous-secrétaire d'État. — Le regard vague et le sourire nuageux, voilà ce que je dois apprendre. Je m'exerce. J'ai le reste, de la prestance, de la dignité, encore des cheveux, pas trop de ventre, assez... pas trop... (Il aperçoit dans la glace madame Bienassis, qui est sortie du cabinet furtivement, et qui attend le moment de se présenter.) Hein ! quoi ? qu'est-ce ? quelqu'un ici ?

MADAME BIENASSIS, saluant *.

Madame Bienassis...

* Madame Bienassis, Picaud.

Digitized by Google

PICAUD, vivement.

Que me voulez-vous ?

MADAME BIENASSIS.

Femme d'un de vos employés les plus dévoués.

PICAUD, passant à son bureau *.

Cela m'est égal.

MADAME BIENASSIS.

Vous entendrez une pauvre mère de famille...

PICAUD.

Je ne reçois pas.

MADAME BIENASSIS.

Qui vient solliciter pour son mari.

PICAUD.

Je n'admets pas les sollicitations.

MADAME BIENASSIS.

Nous n'avons point cherché de protection.

PICAUD.

Je ne subis aucune influence, madame.

MADAME BIENASSIS.

Je le sais, monsieur le chef de division. Tous vos employés connaissent votre justice.

PICAUD.

Alors vous n'avez plus rien à me dire ?

MADAME BIENASSIS.

Si je vous suppliais...

PICAUD.

Ce serait inutile : j'ai des travaux urgents.

Il lui tourne le dos, s'assied à son bureau, et sonne.

MADAME BIENASSIS.

Vous n'êtes pas galant, monsieur.

* Picaud, madame Bienassis.

PICAUD.

Ce n'est pas mon métier, madame. (Elle sort lentement, en s'essuyant les yeux, pendant que Galardon, qui entre, la regarde avec étonnement.) Qui a introduit madame ?

GALARDON.

Ce n'est pas moi, monsieur le chef de division.

PICAUD.

Je ne suis donc plus en sûreté chez moi.

GALARDON.

Je ne sais comment cela s'est fait.

PICAUD.

Si vous me laissez envahir par des péronnelles !

GALARDON.

C'est la première fois, monsieur le chef de division, et je ferai attester par madame... je lui demanderai un certificat...

Le premier gardien ouvre la porte avec pompe.

PICAUD.

Qu'est-ce encore ?

PREMIER GARDIEN.

Le baron Lionel de Beautiran

PICAUD, vivement.

Faites entrer, faites entrer.

SCÈNE X

PICAUD, LIONEL, MADAME BIENASSIS.

Picaud s'est levé vivement pour recevoir Lionel, et il s'arrête ébahi en voyant madame Bienassis à son bras. Elle entre triomphalement, gracieuse, souriante, comme si rien ne s'était passé *.

LIONEL.

Mon cher la Picaudière, j'ai l'honneur de vous présenter madame Bienassis.

* Picaud, Lionel, madame Bienassis.

Digitized by Google

PICAUD, étonné.

Madame...

LIONEL.

Que j'ai rencontrée quelquefois chez ma tante de Tournon, et dont je me fais gloire d'être un des plus humbles admirateurs.

MADAME BIENASSIS.

Monsieur...

PICAUD, à Galardon.

Un siége pour madame.

LIONEL, bas.

Vous n'avez pas lu sa carte? « Bienassis, née Bourgueil. »

PICAUD.

Oh! (Vivement.) Ce fauteuil, madame; il est meilleur.

MADAME BIENASSIS.

Je sais, monsieur le chef de division, que votre temps est précieux.

PICAUD *.

Précieux! Certes, il est précieux...

LIONEL.

Toujours précieux, belle dame, quand on a la bonne fortune de le passer près de vous.

PICAUD.

J'allais le dire.

Il est revenu à ses papiers, qu'il remue plus que jamais.

LIONEL.

Ce cher la Picaudière a le droit d'être un peu troublé ; il épouse demain... une jeune personne adorable.

MADAME BIENASSIS.

Ah! oui.

* Picaud, à son bureau; — madame Bienassis, sur un fauteuil; — Lionel, adossé à la cheminée.

PICAUD.

Vous la connaissez, madame?

MADAME BIENASSIS. troublée.

Un de mes parents l'a vue à Bourbonne.

PICAUD.

Ah! elle a été à Bourbonne?

MADAME BIENASSIS.

Et il l'a trouvée... ravissante.

PICAUD, à son bureau, très-galant.

Elle n'est pas la seule.

LIONEL.

Elle a déjà une réputation à Paris. On ne dit plus que la belle Hélène.

PICAUD.

Alors, je serai le mari de la belle Hélène, moi ?

LIONEL.

Plaignez-vous-en, heureux mortel!

PICAUD.

Il est plein d'esprit. — Appelez-moi Ménélas.

MADAME BIENASSIS.

Oh! mo sieur, on n'a pas ce danger à craindre quand on a votre distinction.

PICAUD.

Madame, me voici tout à vous. (Sonnant.) J'attends votre requête.

MADAME BIENASSIS.

Monsieur Bienassis n'a pas été heureux. Il est trop... (Un employé entre par la gauche, deuxième plan, et vient parler bas à Picaud.) Trop...

PICAUD.

Complétement à vous, madame.

MADAME BIENASSIS.

Trop modeste. Il se laisse oublier, son travail actuel...

Digitized by Google

(Picaud, prenant sa tête dans ses mains, est absorbé par la lecture d'une lettre.) actuel... (Il sonne.) ne suffit plus à sa... à sa dévorante activité.

PICAUD, à Galardon, qui est entré par le fond.

Le dossier de monsieur Bienassis. — Continuez, madame.

MADAME BIENASSIS.

Il doit être bien noté si l'on est juste... car...

PICAUD, à l'employé, qui est resté près de lui.

Ce n'est pas cela, pas cela du tout, on ne m'a point compris. Je vais traiter la question en deux mots. (Il écrit.) « Voir de plus haut! » (A madame Bienassis.) Je suis obligé de tout faire. (Galardon rentre avec un dossier.) Voici le dossier. Je vous écoute, madame.

MADAME BIENASSIS.

Je voudrais que monsieur Bienassis...

PICAUD, vivement.

Ne me demandez pas de faveur, pas de faveur, je vous en prie; je serais inflexible. La récompense du mérite et des droits acquis, voilà tout. Voyons les notes : Bienassis, Etéocle-Polynice.

MADAME BIENASSIS.

C'est cela.

PICAUD, à mi-voix.

Médiocre... médiocre... médiocre... médiocre... médiocre... tenace, caractère tenace : c'est un homme, je n'ai pas besoin d'aller plus loin. Monsieur Bienassis est un homme, n'est-ce pas, madame?

MADAME BIENASSIS, un peu interloquée.

Oui, monsieur.

PICAUD.

Et ce qu'il faut au pays, maintenant, ce sont des hommes. Avez-vous des enfants, madame?

MADAME BIENASSIS.

J'ai une fille.

PICAUD.

Faites-en un homme. Il nous faut des hommes. Faisons des hommes. Que désire monsieur Bienassis?

MADAME BIENASSIS.

Son avancement.

PICAUD.

Il est tenace... c'est un homme, il y a droit.

LIONEL, à part.

Eh bien, il est d'une jolie force!

PICAUD.

Mais pas de faveur, ce serait impossible. — A-t-il fait choix d'une résidence?

MADAME BIENASSIS, timidement.

Les médecins m'ordonnent le climat de Paris.

PICAUD.

Si les médecins l'ordonnent, ce n'est plus une faveur.

MADAME BIENASSIS.

Vous consentiriez?...

PICAUD.

Demandez-moi Paris. Mais à Paris...

MADAME BIENASSIS, enhardie.

Si la place de monsieur Momiron...

PICAUD.

De Momiron?

MADAME BIENASSIS.

Il est bien malade!

PICAUD, se levant à demi.

Vous ne demandez pas que je hâte sa mort?

MADAME BIENASSIS.

Oh! monsieur!

PICAUD.

Vous êtes tout à fait modérée. (A Lionel.) Madame est tou t

Digitized by Google

à fait modérée. (Il sonne. — A un gardien, qui est entré.) Appelez monsieur Bienassis.

MADAME BIENASSIS.

Je pourrais espérer?...

PICAUD, se levant et passant *.

C'est fait.

MADAME BIENASSIS, se levant aussi.

Monsieur Bienassis... avancera, et il restera à Paris?

PICAUD.

Je sais toujours reconnaître le vrai mérite, moi, madame.

MADAME BIENASSIS.

Je le vois bien, monsieur.

PICAUD, revenant s'asseoir à son bureau.

Toujours.

SCÈNE XI

PICAUD, LIONEL, MADAME BIENASSIS, BIENASSIS, puis HÉLÈNE, URSULE, CHARLOTTE, SUZANNE.

BIENASSIS, entr'ouvrant la porte sans passer la tête.

Tu sais que je ne suis pas ta dupe! (Au dehors.) Onze trompes d'éléphants...

Il passe une tête triomphante.

PICAUD.

Hein!.. qui... on?... Qui se trompe?

BIENASSIS, stupéfié **.

C'est moi... c'est moi, qui croyais... qui supposais...

* Picaud, madame Bienassis, Lionel.

** Picaud, Bienassis, madame Bienassis, Lionel.

PICAUD.

Des éléphants!.. Un impôt ?.. Faites-moi un rapport. (D'un air solennel.) Monsieur Bienassis...

BIENASSIS, se croyant perdu.

Monsieur le chef de division...

PICAUD.

Je tiens à réparer envers vous l'injustice de mes prédécesseurs.

BIENASSIS.

Quoi!... (Il lève les yeux et voit madame Bienassis qui lui sourit.) Ma femme!

PICAUD.

Vous allez prendre l'intérim de monsieur Momiron.

BIENASSIS.

Moi?

MADAME BIENASSIS.

Remerciez.

Bienassis, sans pouvoir parler, lui lance des regards furibonds.

LIONEL.

Mes compliments sincères, cher monsieur!

PICAUD, à part.

Si Bourgueil n'est pas content!... Mais que voulait-il dire avec ses éléphants?

HÉLÈNE, ouvrant la porte du fond, gaîment.

Voici des solliciteuses.

Elle entre suivie d'Ursule, de Charlotte et de Suzanne.

PICAUD.

Ah! mesdames... (A madame Bienassis, présentant sa femme.) Ma fiancée.

MADAME BIENASSIS *.

C'est... (A part.) Oh!... avec cet air candide!

* Hélène, Picaud, Bienassis, madame Bienassis, Lionel; — Ursule, Charlotte, Suzanne, au fond à gauche.

Digitized by Google

PICAUD, continuant.

Madame Bienassis, — Monsieur Bienassis, un de nos employés les plus distingués.

MADAME BIENASSIS, minaudant

J'ai tous les bonheurs aujourd'hui, mais je n'abuserai pas. A ce soir, monsieur Bienassis.

BIENASSIS.

Non, madame, à demain!

MADAME BIENASSIS.

Demain! — Vous travaillerez la nuit?

BIENASSIS.

Vous n'êtes donc ambitieuse que le jour?

LIONEL, vivement.

Daignez, chère madame, accepter mon bras.

PICAUD.

Permettez, Beautiran; madame est sur mes terres.

MADAME BIENASSIS, confuse.

Messieurs!

PICAUD.

Je tiens à vous accompagner, madame.

MADAME BIENASSIS.

Jusque-là seulement.

PICAUD.

Jusqu'à votre voiture. Beautiran, remettez donc à monsieur Bienassis son portefeuille.

LIONEL, à Bienassis.

Tout à vous, cher monsieur.

PICAUD, à madame Bienassis, qui est à son bras.

Nous avons un dédale de corridors et d'escaliers, vous pourriez vous perdre, (Très-galant.) et ce serait dommage. (A part.) Si Bourgueil n'est pas content! (Haut.) Ce serait vraiment dommage.

Ils sortent par le fond.

BIENASSIS, les regardant avec stupéfaction.

Comment a-t-elle fait?

Lionel et Bienassis sortent par les archives.

SCÈNE XII

HÉLÈNE, URSULE, CHARLOTTE, SUZANNE*.

HÉLÈNE.

Nous voilà seules.

CHARLOTTE.

Profitons-en pour tout examiner.

SUZANNE.

Oh! oui, examinons.

URSULE.

Mesdemoiselles, ayez de la tenue.

HÉLÈNE.

Il me semble que, moi, je commence à être un peu dame.

URSULE.

Pas du tout; nous devons t'appeler mademoiselle jusqu'à demain, c'est l'usage.

CHARLOTTE et SUZANNE.

Oui, mademoiselle.

CHARLOTTE.

C'est ton dernier jour.

URSULE.

Peut-on enlever sa voilette?

HÉLÈNE.

Certainement. Où vais-je mettre le polichinelle, pour qu'il soit en sûreté!

* Suzanne, Charlotte, Hélène, Ursule

Digitized by Google

URSULE.

Donne-le moi.

HÉLÈNE.

Non pas, c'est moi qui veux l'offrir à monsieur Toto.

CHARLOTTE, prenant le polichinelle et le faisant jouer.

Il m'amuserait, moi, ce polichinelle!

HÉLÈNE.

Charlotte, ne le casse pas.

Charlotte le pose sur la cheminée.

SUZANNE, qui a déjà tout examiné.

Mais ce n'est pas joli du tout.

HÉLÈNE.

Suzanne voudrait des rubis et des topazes.

CHARLOTTE.

Elle s'attendait à entrer chez le prince Charmant.

SUZANNE, naïvement.

Oh! non.

URSULE, près de la table.

Ah! mon Dieu! que de papiers!

CHARLOTTE.

Oh! le joli fouillis!

HÉLÈNE, examinant les cartons.

Et ces cartons! « Affaires urgentes. » Il n'y a rien dedans. Si, si, une boîte de cigares.

SUZANNE, qui applique le timbre.

Tiens, c'est un timbre.

CHARLOTTE.

Voilà que tu timbres les papiers officiels maintenant!

URSULE.

Quand je songe que je n'aurais qu'à prendre cette plume et à gribouiller quelque chose pour donner de l'avancement à tous mes amis!

Digitized by Google

SUZANNE.

A mon cousin Ernest!

CHARLOTTE.

Au mari de Zénobie!

URSULE.

Tu feras décorer mon oncle Plantaminelle pour sa fête?

HÉLÈNE, s'asseyant dans le fauteuil près de la cheminée.

Je l'ai promis. Par exemple, voilà de bons fauteuils.

URSULE.

Où l'on doit bien dormir.

CHARLOTTE.

Ah! oui.

Elles s'asseoient toutes les quatre dans les fauteuils. Adalbert paraît à la porte du fond, introduisant des garçons de café qui portent des glaces, du champagne et des gâteaux de toutes sortes.

SCÈNE XIII

HÉLÈNE, URSULE, CHARLOTTE, SUZANNE, ADALBERT, puis LIONEL et BIENASSIS.

HÉLÈNE*.

Des glaces!

CHARLOTTE.

Du champagne!

URSULE.

Des sandwichs!

SUZANNE.

Un baba!

* Suzanne, Charlotte, Hélène, Adalbert, Ursule.

Digitized by Google

ADALBERT.

Une petite collation que vous offre ce bon Picaud de la Picaudière.

URSULE.

Dans son bureau!

ADALBERT.

Oh! son bureau n'est pas si grave qu'il en a l'air. Picaud est un simple bon enfant.

TOUS.

Ah!

ADALBERT.

Il ne faut pas le juger sur sa cravate. Nous nous tutoyons.

HÉLÈNE.

Tu tutoies mon mari?

ADALBERT.

Oui, mademoiselle, oui.

HÉLÈNE.

Depuis quand?

ADALBERT.

Depuis tout à l'heure. Sers ces demoiselles, Loulou. (Remontant aux archives, à part.) Est-elle partie au moins?

Détonation de la bouteille.

CHARLOTTE.

Eh bien! c'est très-gai, le ministère.

ADALBERT.

N'est-ce pas? (Lionel rentre par la porte des archives, en parlant à Bienassis.) Monsieur de Beautiran et monsieur Bienassis! Arrivez!

LIONEL, étonné *.

Eh! quoi?

* Charlotte, Suzanne, Ursule, Hélène, Adalbert, Lionel, Bienassis.

BIENASSIS, entrant, un portefeuille sous le bras.

Comment ?

ADALBERT.

Sers ces messieurs, Hélène

BIENASSIS.

Une collation !

ADALBERT.

C'est Picaud qui régale. Il est très-bon enfant, Picaud ; on ne le connaît pas, nous nous tutoyons.

URSULE.

Comme les apparences trompent !

ADALBERT, à Hélène.

Ne fais plus de concessions, Loulou. Il sera trop heureux de payer tes dettes. (A Bienassis.) Faites-lui des rébus.

HÉLÈNE, avec joie.

Tu crois ?

ADALBERT, à Bienassis.

Je n'ai pas compris l'homme qui avale un sabre...

GALARDON, entrant vivement par le fond.

Voici monsieur le chef de division.

TOUS.

Ah !

ADALBERT.

Faisons-lui une entrée solennelle, comme il les aime. J'ai apporté mon flageolet.

LIONEL.

Il est amusant, le sous-préfet; le sous-préfet est amusant.

Ils se mettent sur deux rangs, chacun un verre de champagne à la main, sauf Adalbert qui est monté sur un fauteuil et joue une marche sur le flageolet.

BIENASSIS.

Il va me destituer !

Digitized by Google

SCÈNE XIV

LES MÊMES, PICAUD *.

TOUS.

A la santé de monsieur Picaud!

PICAUD, s'arrêtant stupéfait à la porte du fond.

Qu'est-ce que cela?

ADALBERT.

Fais-nous un discours, Picaud.

PICAUD.

Je cherche à comprendre...

ADALBERT.

A ton hyménée!

PICAUD, à part.

Quelle famille! — (Haut.) Vous aussi, Beautiran, et monsieur Bienassis! (Des employés entrent pour lui parler avec des dossiers.) Que penseront mes subordonnés? (On remet une carte à Picaud. — Bas.) « Paul Bourgueil. » (Haut.) Un personnage! le frère d'un ministre! — Enlevez tout cela. Enlevez. Pas par ici, pas par ici, par les bureaux. (A Galardon.) Priez d'attendre quelques minutes : je travaille avec le secrétaire général. — Enlevez, enlevez, et passez par là, mesdames... c'est un peu étroit... mais vous passerez.

HÉLÈNE.

Et nos ombrelles?

URSULE.

Et nos voilettes?

PICAUD, les poussant par la porte de gauche, deuxième plan.

Vous les reprendrez, on vous les enverra... Aidez-

* Charlotte, Suzanne, Ursule, Hélène, Adalbert sur un fauteuil, Picaud, Lionel, Bienassis, toujours avec un portefeuille sous le bras.

moi, Lionel. (Refermant la porte.) Là ! ils sont partis *.

LIONEL.

Lui parlerez-vous de son frère ?

PICAUD.

Du ministre ? Jamais, jamais ! — Je ne sais rien, je ne me doute de rien. Sans cela je n'aurais pas de mérite à être aimable.

LIONEL.

C'est juste ! c'est juste !

SCÈNE XV

PICAUD, BOURGUEIL, LIONEL.

GALARDON, annonçant.

Monsieur Paul Bourgueil !

PICAUD, allant à lui.

Bourgueil !

LIONEL.

Je vous laisse, cher !

Il sort au fond à droite

BOURGUEIL **.

C'est lui ! c'est bien lui !

PICAUD.

Ce cher Paul ! On disait Popaul, t'en souviens-tu ?

BOURGUEIL.

S'il m'en souvient ! — On t'appelait Dodore, d'Isidore.

PICAUD.

Il me semble que c'était Gustave.

BOURGUEIL.

Ou Gustave. Tatave ! Ce cher Tatave ! (A part.) Si vieux déjà !

* Picaud, Lionel.

** Picaud, Bourgueil.

Digitized by Google

PICAUD.

Je t'aurais reconnu.

BOURGUEIL.

N'est-ce pas?

PICAUD.

Tu es à peine changé.

BOURGUEIL.

Pourquoi changerais-je ?

PICAUD.

Oui, pourquoi?

BOURGUEIL.

Tu as un peu grossi, toi.

PICAUD.

J'ai tant travaillé! — Ce cher Paul!

BOURGUEIL.

Ce cher Gustave! (A part.) Il me décoiffe dans son effusion, je n'aime pas ça.

PICAUD.

Ah! les amitiés de collége! Les vieilles amitiés de collége! — Il n'y a que cela, Paul!

BOURGUEIL.

Que cela, Gustave!

PICAUD.

Assieds-toi et causons, Paul. Causons, Popaul.

BOURGUEIL, assis *.

Il me décoiffe encore, c'est insupportable.

PICAUD, s'asseyant au bureau.

Si tu me demandais un service, je me jetterais au feu. Je m'y jetterais, Paul.

BOURGUEIL.

Moi aussi, moi aussi. (A part.) Quand je dis moi aussi! Il est excellent!

* Picaud, Bourgueil.

PICAUD.

Tu as reçu mon billet?

BOURGUEIL.

Et je fus ému en le lisant.

PICAUD.

Pas plus que moi en l'écrivant. Je ne me serais pas marié sans toi. Je ne me croirais pas marié si tu n'étais pas là.

BOURGUEIL, jouant avec les objets qui sont sur le bureau.

Bon Gustave!

« Ainsi, bornant le cours de tes galanteries... »

PICAUD.

Comment, de mes galanteries! quelles galanteries?

BOURGUEIL, tenant le flageolet laissé par Adalbert.

C'est le poëte qui parle. (A part.) C'est un imbécile.

PICAUD, à part.

C'est un crétin. (Haut.) Je n'ai jamais aimé que mon administration, Paul, tu pourras le dire à... à ceux qui te le demanderont. (A part.) Oh! la flûte!... la flûte du fou!

Il enlève le flageolet des mains de Bourgueil, le remplace par le bâton de cire rouge, et le fourre dans le portefeuille posé sur le bureau.

BOURGUEIL.

Enfin, tu te ranges sous le joug de l'hyménée, car comme dit le poëte, — Boileau :

« L'hyménée est un joug et c'est ce qui m'en plait. »

PICAUD.

Mais non. Ce qui m'en plaît, c'est qu'un haut fonctionnaire doit être marié. Et comme je suis sûr de devenir secrétaire général quand nous aurons un ministre vraiment intelligent... (Appuyant.) vraiment intelligent...

BOURGUEIL.

Diable d'ambitieux, va!

Digitized by Google

PICAUD, se levant et passant *.

Noble ambition!.. L'ambition de servir son pays! Je me sacrifie. (A part). Oh! un polichinelle! un polichinelle dans mon cabinet!

Il prend le polichinelle sur la cheminée et le dissimule derrière lui.

BOURGUEIL.

Qu'est-ce?

PICAUD.

Rien, rien, rien.

BOURGUEIL, à part.

Il tourne comme un tonton.

PICAUD.

Tu es garçon, toi?

BOURGUEIL.

On voulut souvent me conduire aux pieds des autels, mais je n'eus pas ton audace.

Il se lève.

PICAUD.

Mon audace!

BOURGUEIL.

Et puis, je désolerais Lolotte.

PICAUD.

Ah! ah! Il y a une Lolotte! Vous êtes un libertin, Popaul.

BOURGUEIL.

Libertin!.. c'est un vieux mot. Tu me vieillis. Appelle-moi gommeux, j'aime mieux ça.

PICAUD.

Gommeux, tu es un gommeux.

Il cache le polichinelle dans le portefeuille.

* Bourgueil, Picaud.

BOURGUEIL *.

A la bonne heure. Je me ruine pour cette fillette. Mais que veux-tu ! j'ai un diable de tempérament qui me fera toujours faire des sottises.

PICAUD, à part.

Un pur crétin ! Je n'avais pas prévu ça. Mais quand on a un frère ministre...

BOURGUEIL.

Ta fiancée est-elle jolie au moins ?

PICAUD.

Tu me diras cela, toi ; moi, je n'y entends rien. Je suis si occupé, accablé, accablé, accablé ! — Elle est jeune.

BOURGUEIL.

Comment se nomme-t-elle ?

PICAUD.

J'hésitais à te le dire parce que... tu es brouillé avec le père.

BOURGUEIL.

Bah !

PICAUD.

Monsieur de Pontorson.

BOURGUEIL.

Pontorson !

PICAUD.

Un idiot, je te le livre. Il a découvert un singe, car c'est un singe.

BOURGUEIL.

Il a deux filles ?

PICAUD.

Une seule. Jeune personne charmante, bonne éducation, de la fortune. Voilà les notes, je veux dire les renseignements.

* Picaud, Bourgueil.

Digitized by Google

BOURGUEIL, à part.

Non, non, cela ne se peut, je suis son ami de collége, je le tutoie... Je dînerai chez lui et je me trouverai en face de sa femme! Elle est fort coquette. Pauvre bonhomme, il ne saurait pas se défendre! Je lui dois toute la vérité, je suis son ami.

PICAUD.

Qu'as-tu?

BOURGUEIL.

Picaud, veux-tu un conseil dicté par l'amitié?

PICAUD.

Si je le veux! (A part.) Il veut me donner des conseils, flattons sa manie.

BOURGUEIL.

Reste garçon.

PICAUD.

Ah! (A part.) Il est bien temps!

BOURGUEIL.

Prends une stalle aux Italiens.

PICAUD.

Je n'aime pas la musique.

BOURGUEIL.

Je te mènerai chez Lolotte.

PICAUD.

Je me marie pour me poser.

BOURGUEIL.

Cela pose aussi. Je te la céderai, Lolotte.

PICAUD, à part.

Ce n'est pas un ami, c'est un père.—(Haut). Je te remercie de tes bons conseils.

BOURGUEIL à part.

Il le prend très-bien. — (Haut). Alors tu es décidé à éteindre le flambeau de l'hyménée?

PICAUD.

Décidé... décidé...

BOURGUEIL.

Romps, Gustave!

PICAUD, à part.

Il est charmant! (Haut). Pourquoi?

BOURGUEIL.

Ne m'en demande pas davantage.

PICAUD.

Mais si, mais si. Tu vas me dire qu'il y a un fou dans a famille? — Je n'épouse pas la famille.

BOURGUEIL.

Un fou! s'il n'y en avait qu'un, ce ne serait rien.

PICAUD.

La jeune personne serait coquette?

BOURGUEIL.

S'il n'y avait que cela!

PICAUD.

Que cela! Comment, que cela? C'est que je n'ai pas le droit d'être ridicule, moi. Je suis un fonctionnaire. — Tu supposes que ma fiancée... Tu la connais donc?

BOURGUEIL.

Eh bien l'oui, je la connais! — Je la vis à Bourbonne, où je prenais les eaux, pas pour mes rhumatismes... pour ceux de mon oncle... qui vint plus tard.

PICAUD.

A Bourbonne? On me l'a dit. — Après?...

BOURGUEIL.

Ses fenêtres étaient en face des miennes. Je chantais quelquefois. J'ai une fort belle voix de baryton.

PICAUD.

Et puis?

Digitized by Google

BOURGUEIL.

Je m'accompagnais sur la guitare.

PICAUD

Et elle?..

BOURGUEIL.

Elle m'écoutait.

PICAUD.

Ah! elle t'écoutait?

BOURGUEIL.

Que te dirai-je?... D'un côté, une fillette naïve, candide; de l'autre, un homme jeune encore, bien fait de sa personne, et qui se trouve être spirituel! Nos yeux se rencontrèrent...

PICAUD.

Se rencontrèrent... Ah! ils se rencontrèrent!

BOURGUEIL.

Et alors...

PICAUD.

Alors?

BOURGUEIL.

Oui.

PICAUD.

Hein?

BOURGUEIL.

Ne l'accuse pas. Je fus irrésistible!

PICAUD.

Irrésistible!

BOURGUEIL.

Et puisque tu ne l'aimes pas, que tu n'aimes que l'administration, tu chercheras un prétexte pour rompre. Trouve-la trop jeune! — C'est si facile!

PICAUD.

Je suis marié depuis hier à la mairie!

BOURGUEIL.

Ciel! que fis-je? Mais alors, il y a erreur...

SCÈNE XVI

LES MÊMES, LIONEL.

LIONEL, entrant par le fond *.

Le ministre vous demande.

PICAUD.

Le ministre!... J'y vais... j'y vais...

BOURGUEIL.

Je me suis trompé, c'est une autre ; elle est plus grande... ou plus petite... ou plus mince...

PICAUD.

C'est bien, monsieur. Mes dossiers, où sont mes dossiers?

BOURGUEIL.

Elle était plus petite.

PICAUD, fourrant des dossiers dans le portefeuille.

Oui, monsieur. On s'est toujours trompé dans ces cas-là.

BOURGUEIL.

C'est une autre.

PICAUD.

C'est toujours une autre. Vous allez m'en montrer une autre. Mais le ministre me demande!

LIONEL.

Qu'avez-vous donc, cher ami?

PICAUD.

Moi? Je n'ai rien, rien du tout. Voyez-vous quelqu chose? Allons, Beautiran, allons chez le ministre.

Il sort précipitamment par le fond, en emportant le portefeuille.

* Bourgueil, Picaud, Lionel.

Digitized by Google

LIONEL.

Que se passe-t-il?

BOURGUEIL.

Oh! mon cher praticien, j'aimerais mieux que vous m'arrachassiez deux dents en même temps!...

LIONEL, prenant la fuite.

On m'attend. Il me prend toujours pour un dentiste. C'est insupportable!

Il sort par le fond.

SCÈNE XVII

BOURGUEIL, puis DINDONNETTE.

BOURGUEIL.

Encore des émotions! Il m'invite à son mariage et il est marié de la veille. Cela ne se fait point. Mais elle... elle... qui est sa femme maintenant... Il faut au moins que je la prévienne. — Je vais lui écrire. (Il s'assied près du bureau et écrit.) « Niez tout, je ne vous reconnaîtrai pas. » Ah! pourquoi la subjugai-je?... Diable de guitare, va!

DINDONNETTE, à la porte du fond.

Le voici! c'est lui!

BOURGUEIL, se retournant.

C'est elle!

DINDONNETTE, à part *.

La décoration! (Allant vivement à lui.) Vous avez vu mon mari?

BOURGUEIL.

Hélas!... maudissez-moi, tendre victime.

DINDONNETTE.

Vous lui avez dit?

* Dindonnette, Bourgueil.

Digitized by Google

BOURGUEIL.

Tout!

DINDONNETTE.

Ah!... (Tombant dans un fauteuil.) Vous m'avez perdue!

BOURGUEIL.

Je ne savais pas... J'ignorais... Mais aussi il m'a laissé aller... je... Bon!... elle est évanouie... une femme évanouie, je n'aime pas ça. Je suis prêt à tous les sacrifices. Ah! je suis trop ému, moi. — Je vais faire un petit voyage d'agrément en Italie.

Il sort au fond à droite.

SCÈNE XVIII

DINDONNETTE, PONTORSON, ADALBERT, HÉLÈNE, URSULE, CHARLOTTE, SUZANNE, puis PICAUD.

PONTORSON, entrant par le fond.

Dindonnette! Dindonnette évanouie! — Qu'avez-vous?

DINDONNETTE, se levant brusquement.

J'ai... j'ai qu'il sait tout.

PONTORSON.

Le sauvage?

DINDONNETTE.

Je pars pour l'Amérique, et je vous conseille d'en faire autant.

Elle sort vivement par le fond.

PONTORSON.

Comment, partir! Et la cérémonie! Elle sera jolie, la cérémonie! Il y aura un scandale, un meurtre, un assassinat peut-être!

Digitized by Google

BIENASSIS, sortant des archives avec un manchon.

Je le tuerai!

PONTORSON, tombant évanoui à côté du bureau.

Je suis un homme perdu.

BIENASSIS.

Voilà ce que j'ai trouvé dans les archives!

Il tombe sur un fauteuil, près de la cheminée.

ADALBERT, accourant par la gauche, deuxième plan.

C'est papa!

HÉLÈNE, allant vers Pontorson.

Qu'a-t-il?

URSULE, de même.

De l'eau, des sels!

CHARLOTTE, de même.

Il n'y a rien ici.

Elles tournent de tous côtés.

PICAUD, revenant par la porte du fond comme un homme hébété, tenant le flageolet d'une main et le polichinelle de l'autre.

Voilà ce que j'ai présenté au ministre! (Tombant sur un fauteuil.) Je suis un homme fini! *

* Pontorson, Picaud, Bienassis; on les entoure.

Digitized by Google

ACTE TROISIÈME

CHEZ MONSIEUR ET MADAME DE LA PICAUDIÈRE.

Salon riche, à pans coupés. — Porte au milieu. — Fenêtres avec rideaux, dans les angles. Portes à droite et à gauche. — Cheminée à gauche, premier plan. — Console avec un vase de Chine, au premier plan à droite. — Une table à droite. — Chaises, fauteuils.

SCÈNE PREMIÈRE

ZULÉMA, ADALBERT*.

Zuléma regarde par la serrure de la porte à gauche.

ADALBERT, entrant par le fond.

Continuez, mademoiselle, continuez.

ZULÉMA.

Chut ! monsieur de la Picaudière dort.

ADALBERT.

Ah ! — Vous n'avez pas vu papa ?

ZULÉMA.

Non, monsieur.

ADALBERT.

Papa veut de la musique à la cérémonie, et depuis ce matin je cherche un ténor.

* Zuléma, Adalbert.

Digitized by Google

ZULÉMA.

Moi, monsieur, je viens organiser la maison nuptiale, afin que madame de la Picaudière, en y entrant ce soir, trouve tout en ordre. Je n'ai pu venir plus tôt parce que monsieur s'est installé ici depuis deux jours, et, comme il est encore censé garçon...

ADALBERT.

Je comprends.

ZULÉMA.

Monsieur ne s'est pas couché.

ADALBERT.

Tiens, tiens, tiens!

ZULÉMA.

Il s'est endormi sur un fauteuil à côté d'une table chargée de livres ouverts.

ADALBERT.

Il dort en administrant, et il administre en dormant. Farceur, va! — Hélène non plus n'a pas dormi. Elle s'est promenée toute la nuit sur ma tête, et elle est sortie avec sa gouvernante à sept heures du matin. Et papa donc!... Il est tout à fait détraqué, papa. — Quand il viendra, papa, vous lui direz qu'en fait de ténor je n'ai encore trouvé que moi. La, la, itou!..

ZULÉMA.

Chut!

Elle fait quelques pas pour reconduire Adalbert.

ADALBERT.

Ne vous dérangez pas, mademoiselle.

Il sort en chantant, par le fond.

Digitized by Google

SCÈNE II

ZULÉMA, puis HÉLÈNE, puis URSULE.

ZULÉMA, allant regarder vivement par le trou de la serrure.

La lampe brûle encore. Il a une bonne figure en dormant. Je voudrais bien savoir à quoi il a travaillé cette nuit, par exemple! (Regardant encore.) Que de livres, que de livres!

Elle regarde toujours pendant qu'Hélène entre timidement par la porte du fond.

ZULÉMA, interdite *.

Madame!

HÉLÈNE.

Que regardez-vous là?

ZULÉMA.

Ah! mon Dieu, je le dirai bien à madame... je regardais monsieur qui s'est endormi sur un fauteuil...

HÉLÈNE, sévèrement.

Vous avez tort, mademoiselle; il est très-mal de regarder aux portes.

ZULÉMA, à part.

Elle se fâche déjà! (Hélène s'est insensiblement rapprochée de la porte et elle regarde, elle aussi, par la serrure. — A part, en souriant **.) A la bonne heure!

HÉLÈNE.

C'est vrai, il dort.

URSULE, entrant par le fond.

Eh bien, Zuléma, tout est prêt? (Apercevant Hélène.) Hélène est ici ***?

* Zuléma, Hélène.

** Hélène, Zuléma.

*** Hélène, Ursule, Zuléma.

Digitized by Google

HÉLÈNE.

Oui, ma chère, ce sont des choses bien graves qui m'amènent. — J'arrive, et j'ai surpris mademoiselle regardant par le trou de la serrure.

URSULE.

Oh! Zuléma! — Que voyait-elle?

HÉLÈNE.

Monsieur de la Picaudière qui s'est endormi dans son cabinet de travail.

URSULE.

Vraiment!

Elle va regarder à la serrure *.

ZULÉMA, à part.

Voyez comme c'est naturel!

URSULE.

Il paraît tout à fait calme.

HÉLÈNE, bas.

Eh bien, ma chère, il ne l'est pas.

URSULE.

Tu crois?

HÉLÈNE.

Il est très en colère contre moi.

URSULE.

Qu'est-il donc arrivé?

HÉLÈNE.

Laissez-nous, Zuléma.

ZULÉMA.

Bien, madame. (A part, en s'en allant.) Si c'est comme ça que la lune de miel commence!

Elle sort au fond.

* Ursule, Hélène, Zuléma.

SCÈNE III

HÉLÈNE, URSULE *.

HÉLÈNE.

Quand monsieur de la Picaudière s'est presque évanoui hier, en même temps que papa, j'ai cru que c'était la suite d'une de leurs fréquentes querelles. Pas du tout.... mon mari m'a dit d'un air courroucé et d'un ton ironique : « J'aurais dû deviner plus tôt, mademoiselle, qu'une jeune personne de votre âge et belle comme vous ne pouvait épouser sans motif un simple fonctionnaire qui n'a rien de particulièrement séduisant... »

URSULE.

Non.

HÉLÈNE.

« Et qui ne joue pas de la guitare. »

URSULE.

Comment, de la guitare!

HÉLÈNE.

Ce doit être une figure. — « Je ne vous en dirai pas davantage, vous m'avez compris. »

URSULE.

Qu'as-tu répondu?

HÉLÈNE.

J'ai répondu : Oui, monsieur.

URSULE.

Tu avais compris?

HÉLÈNE.

Parfaitement. — Il a su que je me mariais pour payer mes dettes.

* Ursule, Hélène.

Digitized by Google

URSULE.

Tu as des dettes?

HÉLÈNE.

Oui, ma chère.

URSULE.

Comment, avant?

HÉLÈNE.

Adalbert, — qui est si bavard, — n'a pas su garder mon secret.

URSULE.

Ah! tu as des dettes?

HÉLÈNE.

Je dois huit mille francs, mais j'apporte à monsieur de la Picaudière mes factures acquittées.

URSULE.

Tu as payé?

HÉLÈNE, tristement.

Avec les bijoux de la corbeille.

URSULE, vivement.

Tu vas garder ces factures et retourner chez toi.

HÉLÈNE.

Sans voir monsieur de la Picaudière?

URSULE.

Sans le voir. — Je ne te laisserai pas commettre un pareil acte de faiblesse.

HÉLÈNE.

Mais il faut bien lui expliquer....

URSULE.

Il ne faut jamais rien expliquer à son mari.

HÉLÈNE.

Tu crois?

Digitized by Google

URSULE.

Quand on a une fois expliqué la chose la plus simple, on est forcée d'expliquer toutes les autres, et comme il arrive toujours un moment où on ne peut plus..., mieux vaut ne pas commencer.— Tiens ! monsieur de Pomponne m'accuserait d'avoir avalé le dôme des Invalides, que je n'ouvrirais pas la bouche pour lui montrer qu'elle est trop petite.

HÉLÈNE.

Que me conseilles-tu donc?

URSULE.

Si ton mari te boude, ne lui demande jamais pourquoi ; s'il t'accuse, ne lui réponds pas; s'il se fâche, tourne-lui le dos. — Voilà toute la diplomatie des femmes habiles.

HÉLÈNE.

Tu as peut-être raison.

ZULÉMA, entrant par le fond *.

Monsieur est réveillé.

URSULE.

Partons, partons vite.

HÉLÈNE.

Mais...

URSULE.

Partons.

Elles sortent en courant par le fond.

ZULÉMA, qui reste à l'écart avec étonnement.

Il est déjà prêt !

Picaud entre par la porte de gauche, sans rien regarder, et va droit au public.

* Ursule, Hélène, Zuléma.

Digitized by Google

SCÈNE IV

PICAUD, ZULÉMA *.

PICAUD.

J'avais songé, un instant, à me contenter du mariage civil. Me contenter!.. La langue française a des mots étonnants! — Eh bien, je ne peux pas m'en contenter. Je suis fonctionnaire. Et d'ailleurs, tout le monde est invité maintenant. J'irai... j'irai jusqu'au bout. (Se retournant vers Zuléma.) Je suis prêt, me voilà prêt; nous partons?

ZULÉMA.

Pour où, monsieur?

PICAUD.

Pour la cérémonie.

ZULÉMA.

Mais, monsieur, il n'est que neuf heures.

PICAUD.

Neuf heures! Comment, neuf heures? (Regardant sa montre.) Il est midi cinq.

ZULÉMA.

La montre de monsieur avance.

PICAUD, portant sa montre à son oreille.

J'ai oublié de la monter. (A part.) Fini, fini... je suis un homme fini. Allons! allons! il faut réagir. Ils auront, tous, les yeux sur moi. Quand je serai à genoux sur une petite chaise à côté de .. de madame de la Picaudière, — car j'irai m'agenouiller sur la petite chaise, — on me regardera... on regardera l'heureux époux... je suis l'heureux époux. (A Zuléma.) Pourquoi me regardez-vous? — C'est curieux... c'est curieux, n'est-ce pas? Un homme mûr qui épouse une jeune personne! (Zuléma sort par la droite. — Au

* Picaud, Zuléma.

public.) Elle se montrait trop aimable pour moi : ce n'était pas naturel. — Un autre, un viveur, aurait deviné tout de suite; mais, moi, j'ai usé tout mon flair dans l'administration. — J'ai fait un relevé de tous les hommes un peu éminents qui, depuis Adam... lequel lui-même..., car enfin le serpent..., il y a le serpent... C'est d'une longueur! Ça m'a donné du calme. Je suis passé de là à mes contemporains, à mes collègues, à mes supérieurs, à mes amis; j'ai eu quelques bonnes heures. — Babolard, mon collègue Babolard a une femme superbe... et qui... ne s'en cache pas. Eh bien, il est très-gai, il est tout à fait gai..., il fait plaisir à voir.

SCÈNE V

PICAUD, BIENASSIS, puis ZULÉMA

BIENASSIS, entrant par le fond, avec une colère concentrée, un portefeuille sous le bras *.

Je suis aux ordres de monsieur le chef de division.

PICAUD, le regardant sans lui répondre.

Mais Bienassis... Bienassis a une femme très-gentille aussi lui..., et tout porte à croire... que... (Avec satisfaction.) Je ne sais pas... mais enfin, il y a des chances. (Allant à lui.) Pauvre Bienassis!

BIENASSIS, étonné.

Voici le courrier...

PICAUD, le prenant sous le bras.

Savez-vous que madame Bienassis est charmante?

BIENASSIS, faisant un bond.

Hein!

PICAUD.

Charmante! charmante! La main fine, les dents mignon-

* Picaud, Bienassis.

Digitized by Google

nes, l'œil vif. — Eh! eh! mon gaillard, cela ne vous inquiète pas un peu?

BIENASSIS.

Moi? (A part.) Il me nargue! (Haut.) Si, si, quelquefois.

PICAUD, vivement.

Eh! mon Dieu! quand cela serait!

BIENASSIS, furieux.

Quand cela serait!

PICAUD.

Que feriez-vous, Bienassis? Je suis curieux de savoir ce que vous feriez, vous.

BIENASSIS, menaçant.

Je les tuerais tous les deux.

PICAUD.

Non... non, mon cher ami, si je vous montrais le relevé de tous les hommes un peu éminents... qui, depuis Adam..., lequel lui-même..., vous ne tueriez personne.

BIENASSIS, roulant des yeux effarés.

Si.

PICAUD.

Non. Vous ne vous imaginez pas la place que tient dans l'humanité ce petit accident. C'est à croire que la terre a été faite pour lui.

BIENASSIS, tout à fait menaçant, à part.

Il a peur! (Haut.) Je vous prie de vous expliquer.

PICAUD.

Monsieur!

BIENASSIS.

Nous sommes seuls. Il n'y a ici ni inférieur ni supérieur.

PICAUD.

Permettez, monsieur. (A part.) J'ai déjà perdu mon prestige.

BIENASSIS, calme.

On vient.

PICAUD, à Zuléma, qui entre par le fond.

Qu'est-ce que vous voulez?

ZULÉMA *.

Monsieur désire sans doute qu'on mette des fleurs dans la chambre nuptiale?

PICAUD.

La chambre nuptiale!.. ah! oui, la chambre nuptiale! (Bas.) Je l'avais oubliée, la chambre nuptiale. (Haut, à Bienassis, avec mauvaise humeur.) Donnez-moi le courrier.

BIENASSIS.

Le voilà.

Il fouille dans son portefeuille.

PICAUD, prenant une énorme lettre, qu'il décachète, qu'il froisse, et qu'il finit par lire à l'envers.

La chambre nuptiale maintenant! .. qu'a-t-elle besoin de me parler de la chambre nuptiale?... je n'y pensais pas, moi. Et des fleurs!.. des fleurs!.. — mettons des fleurs. (S'apercevant que Zuléma rit en le regardant.) Qu'avez-vous à rire?

ZULÉMA, riant plus fort.

Rien, monsieur.

PICAUD, furieux.

Je veux savoir pourquoi vous riez.

ZULÉMA.

Parce que monsieur lit sa lettre à l'envers.

PICAUD.

Je comprends à l'envers, moi... c'est la moindre des choses, quand on est un peu organisé. (A part.) Fini! fini! je suis un homme fini! (Retournant la lettre et lisant.) « Vous prient d'assister à la bénédiction nuptiale... » (Avec un sou-

* Zuléma, Picaud, Bienassis.

Digitized by Google

rire de satisfaction.) Un autre ! en voilà un autre qui probablement... (Prenant une autre lettre des mains de Bienassis.) « De leur faire l'honneur de venir dîner. » Oui, je dînerai, et je mangerai... je mangerai comme les autres. (Prenant une autre lettre.) « On dansera. » Parfaitement, je danserai, et je présenterai ma femme, qui baissera les yeux, et on me félicitera, — on ne m'a jamais tant félicité que depuis hier.

ZULÉMA.

Monsieur ne m'a pas dit s'il désirait que l'on mît des fleurs...

PICAUD.

Je n'aime pas à être interrompu quand je travaille.

BIENASSIS.

Hein !.. une lettre de Clotilde !.. Il y a écrit dessus : Personnelle. — Je vais la trouver : il faudra bien qu'elle s'explique !

Il sort en courant par le fond.

PICAUD, sans s'apercevoir que Bienassis est sorti.

Vous répondrez que j'irai partout. — (Etonné.) Tiens ! il est parti... j'ai tout à fait perdu mon prestige.

SCÈNE VI

PICAUD, ZULÉMA*.

PICAUD, à Zuléma.

Que me demandez-vous ?

ZULÉMA.

Je demande à monsieur s'il ne veut pas mettre des fleurs dans la chambre nuptiale.

PICAUD

La chambre nuptiale ! D'abord, il en faut deux.

* Zuléma, Picaud.

ZULÉMA, stupéfaite.

Deux !

PICAUD.

Oui, deux, deux ! Celle de monsieur et celle de madame.

ZULÉMA.

Le premier jour !

PICAUD.

Il n'y a pas de premier jour.

ZULÉMA.

Comment ?

PICAUD.

Je veux dire... allez chercher le tapissier.

ZULÉMA.

Monsieur badine. Quand on a le bonheur d'épouser mademoiselle Hélène...

PICAUD.

Je l'ai, ce bonheur ; je reconnais que je l'ai.

ZULÉMA.

A moins que monsieur n'ait pas regardé sa future...

PICAUD.

Je l'ai regardée parfaitement.

ZULÉMA.

Ou qu'il soit de marbre.

PICAUD.

Comment, de marbre ! qu'entendez-vous par de marbre ?

ZULÉMA.

Et sans parler à monsieur de ses devoirs...

PICAUD.

Mes devoirs ! (A part.) Elle va me parler de mes devoirs à présent ! (Haut.) Je les connais, mes devoirs.

Digitized by Google

ZULÉMA.

J'ai vu souvent des maris mécontents le matin, comme monsieur...

PICAUD.

Qu'appelez-vous mécontent ?

ZULÉMA.

Mais le soir, quand madame ôtait sa couronne et détachait la première agrafe de son corsage, il fallait voir comme monsieur se dépêchait de pardonner.

PICAUD.

Moi aussi, je pardonnerais... si je n'avais rien à lui reprocher.

ZULÉMA.

Et cependant, madame n'avait pas toujours les beaux yeux de mademoiselle Hélène, ses jolis bras, ses petites mains, sa taille...

PICAUD, avec colère.

Allez chercher le tapissier.

ZULÉMA.

Mais, monsieur...

PICAUD.

Allez le chercher.

ZULÉMA.

J'y vais, monsieur... (En sortant.) Je donnerai congé demain.

Elle sort par le fond.

SCÈNE VII

PICAUD, seul.

J'étais calme, j'étais tranquille... j'avais pris mon parti d'un malheur que les plus habiles n'évitent pas. — Moi, d'ailleurs, on m'a trompé d'avance, — on m'a escompté, —

je n'y suis pour rien. — Enfin, j'étais calme. Il n'était pas nécessaire de me rappeler que ma femme a des yeux... des mains... une taille... Je l'ai bien vu. Hier, quand je lui ai fait comprendre que je savais tout, elle a rougi. — Quand les femmes sont coupables, elles rougissent, et quand elles rougissent, elles sont plus jolies, — c'est ce qui fait leur force. — Je sens bien que ce soir... je serai très-bête... Evidemment, je serai bête. Et pourquoi? Parce qu'un crétin, un pur crétin a une voix de baryton et joue de la guitare... Il est irrésistible! Ils sont tous irrésistibles! Il n'y a que moi... Il me faut un maire en écharpe à moi. Et encore!... voilà où j'en suis. Quand je pense que j'ai appelé ce monsieur Popaul! — Bienassis, lui, qui n'est qu'un suborbonné, le tuerait. Cette idée ne m'était pas venue. Si je tuais Popaul! Cela me rendrait peut-être mon prestige. — Oui, oui, je commence à croire qu'un de nous est de trop sous le soleil, et je trouve que ce n'est pas moi. Je vais lui proposer un duel, un duel terrible! au pistolet! à deux pas... et je tirerai le premier.

SCÈNE VIII

PICAUD, PONTORSON, ADALBERT *.

PICAUD, poursuivant son idée, à Pontorson qui entre par le fond avec Adalbert.

A un pas!. à un pas!.. et je tirerai le premier

PONTORSON, étonné.

Hein!

PICAUD.

Ah! tu joues de la guitare!

PONTORSON.

Moi!

* Adalbert, Picaud, Pontorson.

Digitized by Google

PICAUD.

Ah ! tu es irrésistible !

PONTORSON.

Comment !

PICAUD.

Ah ! pardon, beau-père, ce n'est pas vous.

PONTORSON.

Mon gendre, j'étais en courses pour vous ménager une surprise.

PICAUD.

Encore une ?

PONTORSON.

Quoi, encore une ?

PICAUD.

Je veux dire... quelle surprise ?

PONTORSON.

Vous aurez un mariage en musique.

PICAUD.

En musique !

PONTORSON.

Oui, mon gendre.

PICAUD.

Ce sera plus long.

PONTORSON.

Beaucoup plus long. Adalbert a trouvé un ténor.

PICAUD, à part.

En musique, c'est en musique maintenant !

PONTORSON.

J'ai déjà une basse et un baryton... J'aurais voulu un soprano.

PICAUD.

Non, non, c'est assez.

PONTORSON.

Vous ne me remerciez pas.

PICAUD.

Oh ! si, si.

PONTORSON.

Vous êtes préoccupé.

PICAUD.

Ah ! oui, oui.

ADALBERT.

C'est la joie !... parce que le frère de ton ami Paul est ministre !

PICAUD.

Pas encore.

ADALBERT, lui donnant le journal officiel.

Sa nomination est à l'officiel.

PICAUD.

Et je n'ai pas lu l'officiel ! C'est la première fois que cela m'arrive. Ah ! je suis un homme fini... fini.

Il remonte.

PONTORSON.

Où allez-vous?

PICAUD.

Je vais m'inscrire.

PONTORSON.

Où ?

PICAUD.

Chez le ministre, chez le frère... le frère de Popaul, et j'arriverai le dernier.

PONTORSON, étonné.

Mais, mon gendre...

PICAUD, sans l'écouter.

Le dernier, le dernier.

Il sort en courant par le fond.

Digitized by Google

SCÈNE IX

PONTORSON, ADALBERT *.

PONTORSON, furieux.

Voilà comme il me reçoit! Je lui prépare un mariage en musique, et il ne me remercie pas! C'est un paltoquet! (Criant à la porte.) Vous êtes un paltoquet!

ADALBERT, même jeu.

Tu es un paltoquet.

Zuléma entre par la droite avec un paquet de rideaux.

PONTORSON.

Qu'est cela?

ZULÉMA.

Je porte ces rideaux au tapissier pour la chambre de monsieur.

PONTORSON.

Comment?

BIENASSIS.

Hein?

ZULÉMA.

Monsieur veut deux chambres.

Elle traverse et sort à gauche.

PONTORSON.

Deux chambres! Le premier jour! Ah! mais, c'est un cas de nullité.

ADALBERT.

Oui, papa, oui. Deux chambres!

PONTORSON.

Ce monsieur n'a jamais regardé ma fille. — Il ne lui a

* Adalbert, Pontorson.

jamais parlé que du ministre ! Il est toujours fonctionnaire. Ce soir même... Je plaiderai, je ferai constater le délit... ou plutôt le... le... la situation, par acte extrajudiciaire, et on ne me forcera pas à garder un gendre... simplement spirituel. — Allons chez mon avocat. — Ah ! mon chapeau ? Va devant, je te rejoins. (Adalbert sort au fond.) Ah ! je n'étais pas fonctionnaire, ni spirituel, quand j'épousai madame de Pontorson. Nous nous promenions en bateau sur la Marne, au clair de lune ; j'étais blond et svelte, je ramais avec grâce... Aussi, j'ai un fils sous-préfet et une fille qui me ressemble, ce qui est si rare ! — Allons chez mon avocat.

En apercevant Bourgueil qui entre par le fond, il enfonce son chapeau et sort sans saluer.

SCÈNE X

BOURGUEIL, seul.

Hier, quand je la vis évanouie, je partis. On s'en étonnera peut-être, mais c'est un principe : quand je vois une femme évanouie, je m'évanouis aussi ; alors, j'aime mieux partir. J'allai prendre l'air. En rentrant chez moi, je trouvai une lettre. Elle m'écrivait : « La vue de mon mari m'est devenue insupportable ; je vais à Saint-Nazaire attendre le paquebot d'Amérique. » Elle ajoutait en post-scriptum : « Vous m'avez perdue, suivez les inspirations de votre conscience. » Et elle me donnait l'heure du train. — Ma conscience me dirait de la suivre si elle n'allait qu'à Auteuil. — Mais en Amérique ! J'aurais le mal de mer. Non ! non ! j'aime mieux que Picaud aille la chercher. Il est le mari, je le préviens, c'est à lui de partir. Mais tous ces événements me troublent. (Il sonne.) L'émotion me donne de l'appétit. Singulier effet des larmes ! (A Zulèma qui entre par le fond.) Mademoiselle, pourriez-vous m'offrir un verre de malaga ?

Digitized by Google

ZULÉMA *.

Oui, monsieur!

BOURGUEIL.

Pourriez-vous y joindre quelques biscuits?

ZULÉMA.

Très-facilement.

BOURGUEIL.

Mademoiselle, de Reims, je les préfère.

ZULÉMA, en sortant.

Ce doit être un parent.

BOURGUEIL.

Quel scandale! mon nom sera prononcé. Je vais devenir un héros de roman; je n'aime pas ça, moi. — Mais si, au contraire, j'aime assez ça.

ZULÉMA, revenant avec un plateau qu'elle pose sur la table.

Voici, monsieur.

Elle sort par le fond à droite.

BOURGUEIL, assis près de la table et se servant.

Merci, mademoiselle. Il est excellent, ce malaga. Picaud a de bon malaga, je noterai cela.

SCÈNE XI

PICAUD, BOURGUEIL.

PICAUD, entrant par le fond **.

Je me suis inscrit à la septième feuille, trop tard! Mais enfin, je suis inscrit. — C'est lui! Il boit mon vin!

BOURGUEIL.

Gustave!

* Bourgueil, Zuléma.

** Picaud, Bourgueil.

PICAUD.

Monsieur!

BOURGUEIL, à part.

Il ne me tutoie plus.

PICAUD, à part.

Je ne peux plus le provoquer : je ne peux pas provoquer le frère du ministre, — j'aurais l'air de faire de l'opposition au gouvernement.

BOURGUEIL.

Comme il est agité! — Gustave, sois philosophe.

PICAUD.

Je vous remercie de ce conseil.

BOURGUEIL.

Cela devait t'arriver tôt ou tard.

PICAUD.

Je le sais. — Je veux dire... qu'entendez-vous par là?

BOURGUEIL.

Tu n'es plus jeune, tu n'es pas beau...

PICAUD.

Beau! je serais beau si je voulais. — Avec trois francs de cosmétique... et un bon tailleur...

BOURGUEIL.

Tu n'aimes que l'administration.

PICAUD.

Une amie fidèle au moins.

BOURGUEIL.

Tu étais prédestiné. Console-toi.

PICAUD.

Oui, je me consolerai. J'aurai une Lolotte aussi, moi; j'aurai plusieurs Lolottes. Je me ruinerai en Lolottes. Et ma femme verra si je ne suis pas irrésistible comme les autres.

Digitized by Google

BOURGUEIL.

Elle te dira peut-être que ta vue lui est devenue insupportable.

PICAUD.

Comment, insupportable!

BOURGUEIL.

C'est ce qui arrive toujours.

PICAUD.

Toujours!

BOURGUEIL.

Mais on s'y habitue.

PICAUD, à part.

Ah! s'il n'était pas le frère de l'autre! Il est petit, il est maigre, il n'est pas fort... Mais j'aurais l'air de faire de l'opposition au gouvernement.

BOURGUEIL.

Et puis elle te rend déjà justice dans le post-scriptum.

PICAUD.

Elle vous a écrit?

BOURGUEIL.

Oui : « Mon mari a été superbe de calme. »

PICAUD.

Oui, j'ai été superbe. Certainement, j'ai été superbe. — Mais comment serais-je encore superbe, si vous me racontez qu'elle vous a écrit!... Au moment où la cérémonie va commencer, à midi moins cinq! Car j'irai jusqu'au bout, vous voyez que je suis prêt : l'habit, la cravate blanche, les gants, tout ce qui constitue l'heureux époux.

BOURGUEIL.

L'heureux époux!.. tu l'as dit. — Eh bien, Picaud, va chercher ta femme.

PICAUD.

Où?

BOURGUEIL.

A Saint-Nazaire.

PICAUD.

A Saint-Nazaire!

BOURGUEIL.

Elle est partie.

PICAUD.

Madame de la Picaudière?

BOURGUEIL.

Oui.

PICAUD.

A midi moins cinq!

BOURGUEIL.

Tu la ramèneras.

PICAUD.

Et la cérémonie?

BOURGUEIL.

Il n'y en a plus, Gustave, puisqu'elle est partie.

PICAUD.

Plus de cérémonie! Ah! c'est trop! cette fois, c'est trop!

BOURGUEIL.

Remets-toi, Picaud. Prends un peu de ce malaga, il est excellent.

PICAUD, prenant et buvant.

Mes supérieurs... mes collègues... mes subordonnés... mes ennemis... attendront à l'église... la petite chaise attendra aussi... et la musique, la musique de mon beau-père jouera pendant que ma femme... c'est trop, c'est trop!

Il fait le geste d'ôter son habit.

BOURGUEIL.

Veux-tu que je t'aide?

Digitized by Google

PICAUD.

Jamais, jamais ! (Il sonne. — A Zuléma, qui entre par le fond.) Appelez le valet de chambre.

ZULÉMA.

Il se fait coiffer pour la cérémonie.

BOURGUEIL.

Il n'y a plus de cérémonie.

ZULÉMA.

Hein ?

PICAUD.

Non, non, il n'y en a plus. Je pars pour Saint-Nazaire.

BOURGUEIL.

Il part pour Saint-Nazaire. Allez préparer les effets de voyage.

ZULÉMA.

Oh ! quel événement ! quel événement !

Elle sort en courant.

PICAUD.

On ne survit pas à un pareil désastre.

BOURGUEIL.

Mais aussi, tu n'es pas raisonnable. Cela te fait du moins une position plus franche.

PICAUD.

Il appelle cela une position franche ! Et quel est l'auteur de cette catastrophe ? — C'est toi.

BOURGUEIL.

Picaud !

PICAUD.

Parce que tu as une voix de baryton et que tu joues de la guitare ! Où est-elle, ta guitare ?

BOURGUEIL.

Mais je ne la porte pas sur moi. Gustave, tu es étonnant.

Digitized by Google

PICAUD.

Et je te ménage! Je suis forcé de te ménager, parce que je suis fonctionnaire. — Attends-moi cinq minutes.

Il entre dans son cabinet, à gauche.

BOURGUEIL.

Où vas-tu, Gustave, où vas-tu? — Nourrit-il des projets sanguinaires? Je regrette de ne pas être parti pour l'Amérique. — S'il revenait avec un revolver!.. Que lui opposerais-je? Tout, excepté ma poitrine. Je n'aime pas les moyens violents, moi. J'aurai la migraine demain. Mais je lui dis d'être philosophe. Pourquoi ne veut-il pas être philosophe? Je le suis bien, moi. (Picaud rentre sombre et terrible — Il a mis une redingote.) Picaud, Picaud, que vas-tu faire?

PICAUD *.

C'est fait.

BOURGUEIL.

Le poison alors!...

PICAUD.

J'ai donné ma démission.

BOURGUEIL.

A la bonne heure. J'aime mieux ça.

PICAUD.

Ma démission! Le suprême sacrifice est accompli. Et maintenant, je n'ai plus de ménagements à garder.

BOURGUEIL.

Pourquoi prends-tu des regards fauves?

PICAUD.

Maintenant, je peux tout dire : j'aime ma femme!

BOURGUEIL.

Depuis quand?

* Picaud, Bourgueil.

Digitized by Google

PICAUD.

Depuis... depuis la chambre nuptiale... Je veux dire depuis que... je sais qu'elle a des bras.... et une taille... Enfin, je l'aime !

BOURGUEIL.

Eh bien, alors, va la chercher !

PICAUD.

Oui, j'irai, mais tu me suivras ! — Il faut qu'un de nous deux disparaisse.

BOURGUEIL.

Tu changes la conversation.

PICAUD.

Nous nous battrons.

BOURGUEIL.

Je ne recule pas devant un coup d'épée.

PICAUD.

Nous nous battrons en route

BOURGUEIL.

Dans le train ?

PICAUD.

Au pistolet.

BOURGUEIL.

Va pour le pistolet.

PICAUD.

A deux pas !

BOURGUEIL.

Comment, à deux pas !

PICAUD.

Et je tirerai le premier.

BOURGUEIL.

Hein !

PICAUD.

Il hésite, le lâche.

Digitized by Google

BOURGUEIL.

Si j'hésite!

PICAUD.

Les voilà, ces séducteurs! — Alors tu me donnes le droit de t'assassiner avant de partir.

BOURGUEIL.

Mais non, mais non. — Au secours!

SCÈNE XII

LES MÊMES, DINDONNETTE.

Bourgueil, en voulant fuir, va à la porte du fond, l'ouvre ; on aperçoi Dindonnette.

BOURGUEIL.

C'est elle! — N'entrez pas.

Il referme vivement la porte.

PICAUD.

Qui est là?

BOURGUEIL, se cramponnant pour l'empêcher de passer.

Vous ne le saurez point.

PICAUD.

Ouvrez cette porte.

BOURGUEIL.

Jamais.

PICAUD.

Je ferai le tour.

Il sort à droite.

BOURGUEIL, ouvrant vivement la porte du fond et introduisant Dindonnette *.

Passez vite.

* Dindonnette, Bourgueil.

Digitized by Google

DINDONNETTE.

Voilà comme vous venez me rejoindre à la gare, vous! Et vous me jetez la porte au nez quand je vous retrouve!

BOURGUEIL.

Vous voulez donc qu'il vous tue?

DINDONNETTE.

Qui?

BOURGUEIL.

Lui!

DINDONNETTE.

Mon mari?

BOURGUEIL.

Il vous cherche.

DINDONNETTE, effrayée.

Ah! cachez-moi.

BOURGUEIL, indiquant la gauche.

Là, là : je garderai la porte.

Elle sort à gauche.

PICAUD, revenant par le fond.

Personne! (Allant vers la gauche). Ah!

BOURGUEIL, devant la porte de gauche.

Tu ne passeras point.

PICAUD.

Qui est là? Je veux le savoir.

BOURGUEIL.

C'est elle!

PICAUD.

Elle n'est donc pas partie?

BOURGUEIL.

Elle a eu des remords à la gare.

PICAUD.

Je veux la voir.

BOURGUEIL.

Seras-tu calme?

PICAUD.

Je le serai.

BOURGUEIL.

Seras-tu magnanime?

PICAUD.

Je serai magnanime, puisqu'elle revient.

BOURGUEIL.

Lui pardonneras-tu?

PICAUD.

Eh bien, oui, je lui pardonnerai!

BOURGUEIL, à part.

M'en voilà débarrassé! (Il ouvre la porte de gauche et pousse Dindonnette aux pieds de Picaud. — Haut.) Allez implorer votre époux.

DINDONNETTE, se précipitant aux genoux de Picaud.

Prince, pardonnez-moi... Hein!

PICAUD, étonné.

Quoi!... Prince!... (Ils se regardent ébaubis). Je n'ai jamais vu madame.

DINDONNETTE.

Je n'ai jamais vu monsieur.

BOURGUEIL.

Comment?

PICAUD et DINDONNETTE.

Jamais.

Digitized by Google

SCÈNE XIII

LES MÊMES, PONTORSON.

PONTORSON, entrant furieux par le fond et s'arrêtant court en voyant Dindonnette *.

J'ai vu mon avocat... — Dindonnette!

PICAUD, vivement.

Vous connaissez madame?

PONTORSON.

J'ai eu l'honneur de la voir...

DINDONNETTE.

A Bourbonne. A Bourbonne seulement.

PICAUD.

Hein! Bourgueil demeurait en face de vos fenêtres?

DINDONNETTE.

Oui.

PICAUD.

Il jouait de la guitare?

DINDONNETTE.

Il grinçait.

PONTORSON.

Ah! c'est monsieur qui grinçait?

BOURGUEIL.

Comment, je grinçais! Elle me disait : Ça amuse papa.

PONTORSON.

Papa!... Elle se moquait de moi.

PICAUD.

Alors vous êtes la jeune personne naïve?...

DINDONNETTE, saluant.

Princesse de Kara-Hissar.

* Bourgueil, Dindonnette, Picaud, Pontorson.

PICAUD.

Et c'est le prince... pauvre prince!... J'ai compris.

DINDONNETTE.

Moi aussi.

PICAUD, vivement.

Mon habit, ma cravate blanche, mes gants...

DINDONNETTE, à Bourgueil, montrant Picaud en riant.

C'est donc à monsieur que vous avez tout avoué?

BOURGUEIL.

Mais oui

DINDONNETTE.

Oh! quel bonheur! Alors le prince ne sait rien?

PICAUD.

Ma femme!... où est ma femme? Allez me chercher ma femme.

BOURGUEIL.

Sa femme!... Et celle-ci?... Je n'y comprends rien du tout.

SCÈNE XIV

LES MÊMES, ADALBERT, HÉLÈNE, URSULE.

ADALBERT, ouvrant la porte *

Nous voilà, nous voilà. — Se marie-t-on, ou ne se marie-t-on pas?

PICAUD.

On se marie.

Il remonte chercher Hélène.

* Bourgueil, Dindonnette, Adalbert, Picaud, Hélène, Ursule, Pontorson,

Digitized by Google

PICAUD, ramenant Hélène *.

Ma femme, voici ma femme.

HÉLÈNE.

Vous me pardonnez mes dettes?

PICAUD.

Vos dettes! Quelles dettes?

HÉLÈNE.

Ce n'était pas cela?

PICAUD.

Si, si, c'était cela. Je paierai tout, tout. Est-elle gentille! — Et ma démission!... Ah! elle est encore dans ma poche.

BOURGUEIL, passant, à Picaud **.

Pardonne-moi, Gustave, je fis erreur.

PICAUD.

Paul, si tu crois me devoir quelque dédommagement...

BOURGUEIL.

Oh! cher ami!

PICAUD.

Présente-moi à ton frère.

BOURGUEIL.

Volontiers! Mon frère, très-distingué dans l'industrie des sucres.

PICAUD.

Des sucres!... Je parle du ministre.

BOURGUEIL.

Le ministre! Je ne le connais pas.

* Bourgueil, Dindonnette, — Picaud et Hélène sur le devant, — Adalbert, Ursule, Pontorson.

** Bourgueil et Picaud sur le devant à gauche, — Dindonnette, Adalbert, Hélène, Ursule, Pontorson.

PICAUD.

Comment?

BOURGUEIL.

Le... Ah! je ne le connais pas! C'est une autre famille.

PICAUD.

Hein!

BOURGUEIL.

C'est un Bourgueil d'Agen. Nous sommes les Bourgueil de Carcassonne.

PICAUD.

Ah! sapristi! si j'avais su! — Vous aviez raison, beau-père, c'est un paltoquet.

PONTORSON.

Merci, mon gendre.

ADALBERT.

Allons remettre les cravates blanches.

PICAUD, à part, sur le devant de la scène *.

Mais d'abord, je vais rayer mon nom de la liste des gens éminents qui... Je m'étais inscrit.

* Bourgueil, Dindonnette, Adalbert, Picaud, Hélène, Pontorson, Ursule au fond.

75837

FIN

CHATILLON-SUR-SEINE. — IMPRIMERIE E. CORNILLAC

N.° d' inventaire 621

Digitized by Google